DOCTEUR JEAN GAUTIER

FOLIE ou GÉNIE...

DIFFÉRENCE PSYCHOLOGIQUE ENTRE LE FOU ET L'HOMME DE GÉNIE

Tiré à part d'articles parus dans la revue "**La Vie Claire**"
(Nos 36 à 55, années 1949-1951)

En dépôt à : "**La Vie Claire**", 54, rue Mazarine, PARIS (6e)

CHAPITRE I

DE L'UTILITÉ DE LA DIFFÉRENCIATION PSYCHOLOGIQUE DE L'HOMME DE GÉNIE ET DU FOU

DIVERSITE DES ŒUVRES HUMAINES

Devant la postérité les œuvres humaines sont essentiellement diverses. Certaines acquièrent une pérennité qui s'avère de plus en plus sûre à mesure de leur vieillissement ; d'autres au contraire qui ont eu du temps de leur auteur une grande vogue tombent dans l'oubli. On s'est souvent demandé pourquoi. Les réponses données ont été assez peu satisfaisantes, sauf celles qui ont montré que ce sont principalement les auteurs classiques qui gardent leur notoriété, tandis que les autres sont de plus en plus délaissés par les générations suivantes.

C'est que les œuvres humaines ont pour créateurs des esprits bien dissemblables. Certains dont on continue à admirer les réalisations et les idées présentent quelques particularités que l'on retrouve chez l'Homme de Génie. Celles qui s'estompent dans la mémoire des hommes ont quelques rapports avec la mentalité des fous-lucides.

L'intérêt de cette détermination des différences psychologiques du Fou et de l'Homme de Génie ne saute pas aux yeux, et bien des gens penseront qu'elle est presque inutile. Depuis des millénaires les hommes vivent, travaillent, écrivent, légifèrent, promulguent des conceptions médicales et sociales sans éprouver la nécessité de connaître les différences qui existent entre le Fou et l'Homme de Génie.

L'Homme est Inadapté à la Vie Moderne. — Toutefois, depuis que la Science avance à grands pas, que le Progrès Moderne conditionne dans presque sa totalité la vie de l'homme et y détermine des modalités auxquelles il ne parvient pas à s'adapter, nombre de problèmes les uns pratiques, les autres théoriques, financiers, sociaux, politiques ont surgi sans qu'il nous soit possible d'en trouver la solution. La vie moderne qui aurait dû apporter plus de facilités d'existence, plus de bien-être, semble inciter surtout les humains à avoir de moins en moins de respect pour la personne humaine. Chaque être, chaque individualité est de plus en plus sacrifiée à l'étatisme, à l'Homme-masse qui possède tous les droits et ignore ses devoirs. Il n'est point difficile de se rendre compte que dans notre monde tout va mal et que les guerres que nous venons de vivre ne sont que les ébauches criminelles de celles qui nous menacent de destructions futures encore beaucoup plus effroyables. Aussi nous pouvons nous demander si les idées qui règnent et dominent sur notre planète sont bien celles de gens sensés, ou bien si au contraire, ce ne sont pas les fabulations de quelques cerveaux déséquilibrés, dont les conceptions sont revêtues d'une apparence de logique et de raison qui ne permet pas de distinguer si de telles idées ne sont pas celles de fous lucides, ne contenant que des sophismes et des inexactitudes.

Sous prétexte de respecter la personnalité des auteurs, on a étendu ce sentiment à toutes leurs idées ; les psychologues et les philosophes ont pensé ainsi, qu'une idée émise avec logique et raison, se référant assez étroitement aux réalités, devait être acceptée comme valant la peine d'être considérée. Si bien qu'aucun d'eux ne s'est enquis de trouver un moyen de juger des idéologies. C'est pourquoi nombreuses sont celles qui se sont révélées nocives dans leurs applications vis-à-vis de l'Homme et peu efficaces. Tous les tracas, toutes les turpitudes, toutes les persécutions et tous les dangers qui proviennent de l'emploi de certaines idées qui ont été cause de luttes fratricides ou internationales, nous indiquent combien il est urgent de posséder un mode de discrimination des idées et des conceptions aussi bien que des découvertes, pour pouvoir reconnaître à l'avance sans en faire l'expérience celles qui sont profitables à l'être humain individuellement ou envisagé dans son ensemble.

Il nous faut considérer aussi une autre conception de notre époque qui a bien contribué à faire prévaloir des idées qui n'ont point tenu, au point de vue de la connaissance humaine ce qu'elles promettaient. Les savants ayant éprouvé de très grandes difficultés à étudier l'Homme ont cherché à lui appliquer toutes sortes de modes

d'investigations, comme le microscope, le spectroscope, l'analyse chimique, les mesures physiques et électriques. Si bien que toutes ces données de laboratoire ont pris le pas sur les constatations faites sur l'Homme par lui-même durant les millénaires passés et que des mots, des images verbales avaient consacrées, sortes de petites synthèses rendant compte de certaines propriétés humaines parfois assez différentes qui avaient cependant été reconnues comme ayant une origine identique. (Ex. : Sensibilité pour rendre compte de la sensibilité tant physique que mentale.)

Cette valeur si grande, attribuée aux données de laboratoire est-elle justifiée ? Qui a raison des savants qui procèdent par analyses ou des humains dont le langage est comme une synthèse ? Ce n'est pas parce que les humains se sont trompés vis-à-vis des phénomènes universels que leurs sens saisissent fort mal, pour que leur sensibilité ne leur ait pas permis de comprendre ce qui se passait en eux-mêmes. Rien ne nous permet encore de porter un jugement sur ces deux manières de voir si différentes, sinon que les savants, malgré toutes leurs recherches, sont dans une bien grave méconnaissance à notre égard. Il est bien évident que nous aurions le plus grand intérêt à savoir ce qu'il en retourne et si la façon de penser des savants ne s'éloigne pas de celle de l'homme de génie.

PROGRESSION STUPÉFIANTE DE LA FOLIE

Nous venons de voir des raisons générales, scientifiques, métapsychiques, sociales et politiques qui nous incitent à connaître la différence psychologique existant entre l'homme de génie et le fou. Mais il en existe une autre pour le moins aussi grande, celle de l'extension considérable de la folie chez les peuples civilisés. Le nombre des fous a doublé en Amérique depuis 20 ans pour atteindre le nombre fantastique de 10 millions. Tout le monde saisira l'énorme problème psychiatrique qui s'offre aux médecins et qui ne sera résolu que lorsque l'on connaîtra la différence psychologique du fou et de l'homme de génie, distinction absolument nécessaire aux activités des psychiatres qui ne sont pas capables de nous dire les signes psychologiques de cette distinction. Pour nous tous qui ne sommes même pas des hommes célèbres, il est bien peu rassurant de penser que ceux qui peuvent sanctionner notre liberté sont théoriquement si mal informés. D'autant plus qu'il n'existe pas une démarcation nette, des limites précises entre le génie et la folie ; on concevra

donc l'urgence qu'il y a à rechercher les signes distinctifs des déments par rapport aux êtres normaux.

Cette détermination n'aura pas seulement une portée théorique et psychologique, mais pratique. Elle permettra en effet de se rendre compte des organes qui sont atteints dans la folie, si bien que les chercheurs ne tarderont pas à trouver des moyens presque spécifiques de lutte contre les troubles mentaux, et il sera alors possible de parler de prophylaxie de la folie pour en conjurer l'extension.

POUR JUGER DES ÊTRES DE GÉNIE

Notons en passant combien doit être grand le mérite des médecins et des professeurs qui nous parlent de nos grands hommes : Montaigne, Pascal, Descartes, Diderot, Fontanelle, Montesquieu, ou de tout autre, quand on sait que ces conférenciers ignorent totalement les qualités qui distinguent la folie et le génie. Avouons que leur tâche doit être particulièrement rude ou risque fort d'être entachée de bien des avis et des jugements inexacts.

Que devons-nous faire de ces intelligences qui ont un don extraordinaire, une déformation exagérée de leur esprit, qui leur a donné à la fois un grand talent et de très graves faiblesses mentales ou morales. Devons-nous les ranger parmi les êtres géniaux ou parmi les fous-lucides ? Sommes-nous certains qu'il n'existe pas beaucoup plus de ces derniers que des précédents ? Sommes-nous certains qu'il n'existe pas beaucoup d'auteurs dont les qualités de langage, le maniement des sentiments et des idéologies sont chez eux hors de pair, tandis que leurs idées sont perverses, déséquilibrées, anti-humaines sans que nous puissions nous en rendre compte. Qu'est-ce qui pourra nous permettre d'établir une telle discriminatoin, sinon la différenciation de l'homme de génie et du dément ?

Parmi les fous-lucides peut se placer certainement J.-J. Rousseau. Son style, ses idées, ses conceptions sociales sont commentées favorablement par quantité de professeurs devant des milliers d'élèves et pourtant tous les psychiatres sont d'accord pour écrire que cet auteur appartenait à une espèce de fous bien caractérisée. Qui a raison des professeurs ou des psychiatres ? Pouvait-il être à la fois fou dans ses comportements vis-à-vis des humains et sensé dans ses écrits ? Qui pourra nous permettre de rendre compte d'une telle énigme ?

Si nous sommes capables de nous tromper dans nos appréciations sur les qualités mentales d'un auteur en renom, on peut aisément penser que nous risquons de fort mal choisir les intelligences lors des examens et des concours qui nous servent à distinguer les jeunes, destinés à fournir nos professeurs, nos savants, nos légistes, nos gouvernants. Pouvons-nous affirmer que nos méthodes d'examen et de concours sélectionnent d'une manière régulière et satisfaisante les sujets capables de devenir des hommes de génie et que certains ne s'avèrent pas à la longue comme des fous-lucides ? On repoussera comme choquante une telle éventualité. Toutefois, il nous faut convenir que de nos jours les hommes possédant des qualités vraiment géniales sont de moins en moins nombreux, tandis que beaucoup d'auteurs émettent des élucubrations, dont le moins qu'on puisse dire c'est qu'elles sont anti-humaines et vont à l'encontre du peu que nous savons sur l'Homme.

La connaissance des qualités qui caractérisent l'homme de génie aurait encore pour nous l'avantage de nous indiquer le genre d'instruction et d'éducation qu'il nous faudrait donner aux jeunes gens pour en faire des hommes supérieurs, capables de constituer une élite dans laquelle on puiserait des sujet susceptibles de diriger les nations ; personnalités dont nous avons un si grand besoin à l'heure actuelle.

Ainsi cette recherche de la différenciation du génie et de la folie est bien justifiée par nombre de raisons grandement importantes et l'on comprendra tout l'intérêt qui s'attache à la connaissance de cette question.

AVIS DES AUTEURS SUR LA DIFFERENCIATION DU FOU ET DE L'HOMME DE GENIE

Il faut d'abord constater que rien ne facilite la distinction du dément de l'homme de génie. La plupart des auteurs, littérateurs, psychologues, philosophes, ont pensé que dans le génie entrait bien quelques grains de folie et que certains fous pensaient et agissaient avec une étrangeté que l'on retrouve souvent chez l'homme de génie. Quant aux médecins et psychiatres, peut-être ont-ils pensé qu'il existait entre eux quelques différences, mais ils ont été incapables de les formuler d'une manière parfaitement définie.

Il est bien évident qu'il existe quelques points de comparaison, quelques rapports de comportement des êtres géniaux et des déments.

D'abord la vie de certains génies se singularise par pas mal d'étrangetés. L'existence des grands inventeurs, des grands poètes et artistes a été souvent bien difficile. La liste est longue de ceux qui ont agi presque comme des insensés. Beaucoup ont poursuivi un rêve, ont fait passer la poursuite d'un idéal avant leur propre avantage et celui de leur famille. Bernard Palissy brûla ses meubles, les planchers de sa maison pour chauffer son four ; Dadan en fit autant pour construire un type de ruche qui porte son nom. Bien des artistes eurent des vies fort irrégulières, émaillées d'excentricités ; ils s'adonnèrent aux toxiques et sombrèrent souvent dans la folie. Quant au peu d'adaptation des hommes de science à la vie régulière, elle est classique. Quel mathématicien ou physicien renommé n'a pas été étourdi, distrait au point d'en oublier l'heure de son cours ou quelque cérémonie officielle, pour continuer à couvrir son tableau de signes algébriques ?

Mais surtout beaucoup d'être géniaux sont morts fous, établissant ainsi un trait d'union entre les êtres normaux et les déséquilibrés. Nous en verrons un bien triste exemple, dans le naufrage d'une des plus belles intelligences ; mais Sommelweiss dont nous parlerons n'est pas le seul. Un certain nombre des hommes qui honorent l'humanité ont abouti à la démence : Edgar Poë, Schopenhauer, Nietzsche, etc., et encore peut-être plus d'inventeurs ; cependant il faut dire à leur décharge que leurs contemporains les persécutèrent, ce qui à la longue déséquilibra leur vie et leur esprit, car les êtres humains résistent fort mal à des excitations contrariantes continuelles, qui débilitent toutes les possibilités vitales des chercheurs et perturbent tout leur équilibre endocrinien.

Ainsi la vie de certains génies est comparable à celle des fous. Mais il existe encore d'autres raisons pour que l'on n'ait pu distinguer les qualités intellectuelles des uns et des autres, c'est que certaines se trouvent chez les deux avec fort peu de différence. Nous allons passer en revue ces qualités communes.

CHAPITRE II

SIMILITUDE ET DIFFÉRENCE DES POSSIBILITÉS INTELLECTUELLES DE L'HOMME DE GÉNIE ET DU FOU

POSSIBILITES INTELLECTUELLES COMMUNES

La Mémoire. — C'est une qualité que les déments ayant encore une certaine intelligence conservent bien. Certains peuvent en avoir une des plus puissantes ; ils peuvent réciter plus de mille vers d'un même poème de suite ; d'autres peuvent se souvenir assez bien des traits d'une personne qui a posé devant eux une demi-heure pour en faire le portrait ; d'autres effectuent une addition après simple lecture de toutes les sommes la composant.

Beaucoup d'hommes de génie ont une souvenance beaucoup moins efficiente. La mémoire actuelle qui nous permet de nous rappeler des faits récents ou de penser à ce que nous avons à faire à un moment donné, leur manque souvent. Celle qui se rapporte aux noms, aux chiffres, aux événements, peut leur faire partiellement défaut, car elle se rencontre surtout chez les gens ayant une grande facilité d'élocution, mais à qui il manque passablement des qualités du génie. Celui-ci se caractérise surtout par l'ordre dans l'esprit ; l'être génial ne se souvient pas de beaucoup de choses avec de multiples détails, mais tout est organisé en sa mémoire en raison de la valeur des idées les unes par rapport aux autres. Les unes sont principales et sont fortement fixées; à celles-ci sont plus ou moins agglo-

mérées des idées secondaires, et à ces dernières des idées incidentes, particulières, distinctives. L'esprit génial est hiérarchisé. Il est formé dans tous ses éléments pour le travail intellectuel, pour les élaborations, pour la découverte ; il n'est pas constitué pour parler tout le long du jour avec faconde, avec à-propos, des sujets les plus divers et presque toujours insignifiants.

Les souvenirs du dément sont au contraire étranges, originaux, très inégaux, pleins de bizarreries et généralement fort hétéroclites ; ils correspondent principalement à toutes les sensations qui ont plu ou ont frappé d'une manière intense la sensibilité. Ce sont surtout les tendances affectives qui établissent le choix des souvenirs des fous ; c'est le jugement, la volonté qui dotent l'esprit de l'homme de génie de ses connaissances.

L'Imagination. — Elle existe très vivace chez le fou et l'homme de génie. On pourrait dire que pour ceux qui les observent psychologiquement, c'est leur particularité dominante, la plus intense, la plus caractéristique. Chez le dément, elle est exubérante, facile, exagérée, fantastique, anarchique, fabulique, des plus désordonnée. Elle tient le plus souvent très mal compte des réalités ; elle donne surtout l'impression de certains rêves ridicules ou idiots où rien de la vie réelle n'est vraiment sauvegardé, où toutes les lois scientifiques et humaines sont plus ou moins transgressées.

L'imagination de l'homme génial est avant tout disciplinée ; elle obéit moins aux sentiments qu'aux efforts de la volonté et de l'esprit. C'est une activité bien souvent pénible et difficile ; elle doit tenir un compte strict de toutes les réalités, de toutes les valeurs humaines ou scientifiques. Elle n'est point divagante, mais va vers un but, une finalité ; elle est un effort de nouveauté, de découverte dans le cadre des données fournies par l'expérience, qui, utilisant les élaborations psychologiques les plus diverses, aboutit à une œuvre déterminée, voulue. Celle du dément, au contraire, n'a ni limites ni règles, ni finalité choisie à l'avance.

L'esprit de découverte est en général bien différent chez le dément et chez le scientifique de génie. Le fou pourra avoir une inspiration, une intuition, sa découverte sera spontanée et imprévisible ; celle d'un grand savant sera le plus souvent le fruit d'un grand effort longtemps poursuivi au travers de multiples difficultés. Il sait presque toujours ce qu'il cherche et le point auquel il doit aboutir ; si l'intuition l'aide dans certaines de ses inventions, c'est le plus souvent sa volonté qui lui permet d'y parvenir.

Logique et Raison. — Les psychologues ont cru pouvoir recon-

naître la valeur d'une pensée à son raisonnement et à sa logique. Il est fort probable qu'ils se sont partiellement trompés dans cette affirmation, car ce sont les qualités que l'on retrouve des plus développées chez certains fous et en particulier chez les persécuteurs-persécutés. Leur logique est forte, brutale, sans félure, impitoyable ; si bien qu'on la désigne du nom de morbide, comme si un tel enchaînement des idées dépassait les bornes de la normale pouvant révéler un état maladif.

La logique de l'homme de génie est généralement beaucoup plus précaire, bien plus piètre, plus débile, faisant triste figure à côté de celle du fou. Elle est moins rigide, plus lâche, plus floue, laissant une certaine place au sentiment et à l'intuition, à l'opposé de celle du fou dont l'enchaînement des arguments ne donne que de l'importance et de l'intensité à une systématisation qui asservit l'intelligence et la prive de toute initiative vraiment efficiente.

Chez beaucoup de déments, la proximité dans le temps et l'espace de deux faits, les enchaîne dans leur esprit presque inéluctablement comme cause à effet. L'homme de génie en est beaucoup moins certain, l'expérience lui ayant appris que deux éléments ou phénomènes se passant l'un après l'autre peuvent n'avoir entre eux que des liens très éloignés. Il ne veut pas se fier aux apparences. C'est pourquoi le savant a créé tout un assortiment d'appareils de contrôle et s'efforce à reproduire les phénomènes par l'expérimentation. Le fou utilise ses sens, sa sensibilité, ses sentiments vis-à-vis de tous les phénomènes qui se présentent à lui. L'homme de génie s'efforce au contraire d'utiliser le moins possible ces modes de constatation et d'investigation pour y substituer son esprit. En le faisant il fait acte d'intelligence et de compréhension. Le fou, lui, n'argumente son interprétation que sur ses sens et son affectivité, d'une manière si serrée et si implacable que son déséquilibre mental s'y montre nettement.

Nous venons de voir qu'il existe bien une certaine différence chez le fou et l'Homme de Génie dans leurs particularités intellectuelles communes ; mais elles ne sont pas assez importantes pour établir une distinction parfaitement claire entre ces deux états psychologiques.

CARACTERISTIQUES DIFFERENTES

Nous allons procéder maintenant à l'examen des caractéristiques mentales qui se trouvent être exactement à l'opposé chez l'être génial et le dément.

Le premier possède toutes les qualités des facultés intellectuelles que nous examinerons, et l'autre les défauts. De plus, comme ces particularités ont besoin d'être bien décrites et saisies, nous nous servirons d'exemples tirés des tendances scientifiques actuelles pour illustrer notre description.

L'élaboration psychologique à laquelle nous allons nous livrer maintenant est une synthèse. Nous allons rechercher chez les sujets atteints de troubles mentaux les particularités psychologiques que l'on retrouve chez tous, quelle que soit la maladie dont ils souffrent. L'ensemble de ces particularités une fois déterminé, constituera *l'identité foncière de la folie*, c'est-à-dire toutes les caractéristiques qui sont communes à tous les fous et en même temps qui les distinguent des gens normaux et à plus forte raison des êtres de génie.

Les défauts qui singularisent le fou sont :

La perte de l'attention,

La perte de la volonté,

La perte du sens moral,

La perte de l'élaboration psychologique supérieure.

PERTE DE L'ATTENTION

Les psychiatres sont heureusement d'accord à ce sujet ; pour eux, les fous n'ont pas d'attention. Toutefois, si on leur objecte que les déments peuvent poursuivre pendant très longtemps un but avec opiniâtreté, avec ténacité, toujours préoccupés d'une même pensée qu'ils nourrissent, grossissent, cultivent, amplifient, il leur est fort difficile de dire pourquoi les fous n'ont pas d'attention.

La vérité, c'est que ni les psychologues, ni les psychiatres ne se sont mis d'accord pour définir l'attention. Celle-ci est assez surprenante en effet. Il semble que cette possibilité nous permette simplement de diriger nos sens, nos pensées, notre personnalité vers des sensations ou des données et qu'ensuite nous puissions nous en occuper pendant un certain temps. En réalité, l'attention est tout autre chose.

Les objectivités, les forces universelles, les êtres se présentent à nous sous deux formes. L'une qui est plaisante, agréable, facile, utile, et qui, par le fait même, suscite en nous une sollicitation, un désir, une attirance. D'autres éléments matériels ou dynamiques peuvent aussi faire naître en nous un état déplaisant, désagréable, diffi-

cile, pénible, douloureux ou préjudiciable, si bien qu'ils provoquent en nous une tendance à la fuite, à nous en débarrasser, mais en même temps ils peuvent faire germer en nous un état de crainte ou d'angoisse se traduisant par une préoccupation. Dans les deux cas, notre esprit peut être accaparé ; dans le premier, parce que nous désirons profiter d'un plaisir ; dans le second, parce que nous devons faire tout ce qui est en notre pouvoir pour éviter ce qui est pour nous pénible ou préjudiciable. Dans le premier cas il y a attirance, dans le second préoccupation ; l'esprit dans les deux cas conserve une même pensée pendant un temps plus ou moins long ; il n'existe qu'attirance, crainte ou répulsion, mais non attention.

Dans les cas que nous venons d'envisager, l'instigation est externe. Dans d'autres cas, les aspirations, les tendances de l'être viennent de lui-même, de sa sentimentalité, de ses sympathies ou de ses antipathies qui forcent son attention vers les objets qui lui plaisent ou l'en détournent. Ainsi donc il existe, en plus des sensations, des états sentimentaux qui provoquent nos attirances ou nos répulsions ; là encore ne réside point d'attention.

Cette dernière faculté est, pourrait-on dire, l'inverse des états précédents. Elle nous sert à fixer nos sens et notre esprit sur des sensations ou des idées qui nous sont ennuyeuses, désagréables, pénibles, fatigantes ou préjudiciables ; ou bien elle nous permet de détourner nos sens et notre pensée de sensations ou d'idées qui nous plaisent, nous sont agréables, faciles et ont pour nous un intérêt.

On comprendra mal l'utilité d'une telle possibilité. Dans la vie ordinaire, c'est ce qui nous procure du plaisir ou nous est profitable que nous devons discerner et qui doit nous intéresser ; nous pouvons délaisser presque tout le reste. S'il peut en être ainsi pour notre vie de relation ordinaire, il ne saurait en être de même pour pratiquer des idées de sens moral. Celles-ci étant altruistes, profitables à notre prochain et non à nous-même, il faut bien que nous puissions nous y arrêter et méditer sur elles. Il en est de même pour la découverte scientifique, exigeant une impartialité et une probité qui ne peuvent exister qu'en raison d'une attention puissante.

Les fous n'ont que de l'attirance et des préoccupations, mais point d'attention véritable.

Chez eux, le manque d'attention peut prendre plusieurs formes différentes.

Intelligence. — L'intelligence de l'être génial se manifeste par la beauté, l'harmonie, l'ordre, la mesure dans la pensée ; le fou, par l'outrance, le désordre, l'exubérance, le déséquilibre.

Aptitude au travail. — Tandis que l'homme de génie retrouve dès qu'il se met à sa table de travail tous les souvenirs se rapportant à ses recherches, toutes ses aptitudes intellectuelles, se replace immédiatement dans l'ambiance psychologique de ses élaborations spirituelles et toujours avec la même efficience, le même entrain, la même puissance volontaire, le fou, par contre, est inconséquent, lunatique. Il ne parvient pas à diriger son labeur et son effort.

Un jour il travaille avec furie parce qu'il est en état d'inspiration, et sa verve, sa vitesse de débit et de pensée sont incomparables ; un autre jour il est incapable de rien produire ni de rien penser, d'écrire le moindre mot. Il est le jouet de ses tendances affectives et de sa vitalité ; tandis que l'homme de génie, toujours maître de soi-même, toujours l'esprit dominé par sa volonté, mène son travail à sa guise, l'intensifiant en méditation, en puissance, en imagination, en élaboration, selon les nécessités de ses réalisations.

Les divers manques d'attention chez les fous. — 1) Certains sont inattentifs à tout. Ce sont des « instables » intellectuels ; leurs sens ne se fixent point ; ils sont incapables d'acquérir un langage. Tels sont les mongoliens et les myxœdémateux qui ne sont attirés par aucune sensation. D'autres déficients intellectuels ne sont fixés que par des sensations assez fortes, mais leur pensée en est très rapidement détournée par la moindre vision, le moindre bruit, la plus brève parole ; tels sont certains enfants arriérés, les idiots, les maniaques, les déments précoces et séniles.

2) D'autres fous présentent selon leur état fonctionnel et organique des tournures sentimentales qui modifient complètement leur attention avec leur manière de voir. Ainsi un fou circulaire, en état d'agitation, aura toutes ses idées optimistes ; un prélat sera pour lui un saint homme, bon, aimable, généreux, charitable, indulgent à tous ; le même malade, quand il est en état de dépression mélancolique, est totalement pessimiste ; le même prélat est pour lui un incroyant, égoïste, intéressé, méchant, etc... Dans ces cas, les tendances données par l'attention sont conditionnées par l'état fonctionnel du malade.

3) Le fou peut être fixé dans ses idées. Il est bien souvent difficile de le faire mettre au travail ; quand il y est, il est bien difficile de l'en faire sortir, même pour prendre un repas. Il y a aussi les déments séniles qui radotent, racontant perpétuellement les mêmes histoires. Enfin les mélancoliques et les persécutés ont une préoccupation constante dans l'esprit ; ils sont affectés d'une systématisation délirante, d'une idée dominante, bien souvent de vengeance, qui

occupe toute leur pensée et dont ils ne peuvent se libérer. Cette idée occupante fait que toutes les sensations, toutes les idées, tous les événements sont déformés, interprétés pour servir d'aliment au thème délirant de systématisation. En outre certains maniaques et paralytiques généraux ont une attention si déficiente qu'ils ne peuvent considérer les sensations qu'ils perçoivent comme elles sont ; souvent ils jugent les faits qui leur sont préjudiciables comme profitables, tandis que les mélancoliques considèrent souvent ce qui leur est profitable comme nuisible.

Ainsi donc les fous ne présentent aucune possibilité d'attention ; ils ne sont pas maîtres de leurs sensations ni de leurs idées, soit que les objectivités ou les forces extérieures agissent sur eux, les détournant très facilement de leur état d'esprit, soit que ce dernier leur soit donné par un état fonctionnel passager qui peut changer à tout moment la réceptivité de leurs sensations ou de leurs idées ; soit enfin que leur état de déséquilibre organique dans un sens ou dans un autre crée chez eux des tendances à la réception d'une certaine catégorie de sensations ou de pensées, à l'exclusion de toutes les autres.

Comme nous le verrons plus loin ce manque d'attention n'est pas seulement le propre du fou, il se rencontre chez un nombre considérable d'intellectuels et de savants, tandis qu'il est l'état normal de l'enfant, du primitif et de l'homme normal en état de rêve.

PERTE DE LA VOLONTÉ

Ici aussi, fort heureusement, tous les psychiatres sont d'accord pour affirmer que tous les fous sont abouliques, c'est-à-dire privés de volonté. Il faut bien dire que cette dernière est de toutes nos facultés celle qui a fourni le plus de sujets d'étude et qui a été la base de nombreuses conceptions ; malgré tant d'écrits à son sujet, elle est l'une des mieux ignorée. C'est qu'on ne sait pas d'où elle vient et chacun veut la comprendre à sa manière. Un sujet peut en effet faire des efforts considérables, persister longtemps dans ses intentions, vaincre bien des empêchements, des difficultés et des hostilités, sans que pour cela nous lui reconnaissions une véritable volition. Un chien peut tenter de sauver un enfant qui se noie avec tant d'acharnement qu'il y laissera la vie et cependant nous ne lui reconnaissons pas de volonté. Il existe donc à ce sujet une sorte d'obscurité et de mystère qu'il n'est pas facile de percer si l'on ne se rapporte pas aux fonctionnements physiologiques dont résulte la volonté.

Celle-ci en effet ne se caractérise point par la persistance, l'intensité, la durée de l'effort mis par quelqu'un à penser ou à exécuter quelque chose qui lui plaît ou pour laquelle il a un intérêt, mais au contraire à penser ou à faire des actes pour lesquels il n'a aucune tendance, des actes qui lui sont difficiles, pénibles, fatigants, préjudiciables, autrement dit d'aller à l'encontre d'une répulsion personnelle; ou bien au contraire, elle consiste à ne pas faire un acte, à ne pas penser quelque chose qui est agréable, facile, utile au sujet, cette volition s'effectuant en raison d'une idée supérieure altruiste, de sens moral, désintéressée et ayant une finalité non personnelle et éloignée.

Dans la vie courante, la volonté semble ne jouer de rôle que socialement ; elle nous sert à ne pas faire des actes nuisibles à notre prochain. Si nous ne les accomplissons pas, craignant qu'on en fasse autant à notre égard ou que nous tombions sous le coup des lois divines ou humaines, il n'y a pas à proprement parler de volonté. Celle-ci n'apparaît vraiment que lorsque, par respect pour la personne humaine, parce que notre religion nous recommande la bonté vis-à-vis de nos semblables, nous agissons pour leur faire toujours du bien et jamais du mal.

Pour le savant qui écrit et découvre pour en savoir plus long que les autres, pour se mettre en vedette ou pour en tirer quelque profit, il ne peut être question de volonté dans les efforts qu'il accomplit. Celle-ci n'apparaît chez l'homme de science que lorsque dans toute sa probité et son impartialité d'investigation, il ne promulgue, des connaissances qu'il a pu acquérir, que celles qui seront profitables à l'homme au point de vue de sa personnalité morale. Et c'est vraiment ce sentiment altruiste qui est l'élément essentiel de la volonté, car chez tous les êtres mêmes les plus abouliques, les plus déséquilibrés, on peut rencontrer une persistance à agir fortement, qui s'apparente beaucoup plus aux obsessions et aux impulsions qu'à la volition.

Les fous ne peuvent avoir de volonté parce qu'ils sont essentiellement égoïstes. Ils ne pensent guère qu'à eux-mêmes et perdent vite tout sentiment vis-à-vis de leur conjoint ou de leurs enfants. Ils vivent comme s'ils étaient seuls au monde, n'ayant qu'à accomplir leurs tendances et leurs désirs, sans penser qu'il existe une société. Ils perdent vite toute notion de politesse, déchirent leurs vêtements, mangent gloutonnement, sont sales, le plus souvent insouciants et sans désir de travailler. Ils n'obéissent guère qu'aux récompenses et aux punitions et les raisonnements n'ont pas sur eux grand effet.

D'ailleurs, ils sont les jouets de phénomènes que les psychiatres ne sont pas parvenus à nous expliquer par le système nerveux : les

hallucinations, les obsessions, les impulsions. Ils ne cherchent pas à y résister et ils y obéissent sans discussion. Il n'en est pas de même quand de semblables phénomènes surgissent chez des êtres normaux; ils donnent lieu à de terribles luttes dont ils arrivent généralement à sortir vainqueurs si on les y aide un peu médicalement.

PERTE DE SENS MORAL

Par la perte de la volonté, les fous n'ont plus de libre-arbitre ; avec l'absence de sens moral ils perdent la notion du bien et du mal. Ils ne connaissent plus que la satisfaction de leurs besoins et de leurs désirs. L'altruisme n'est plus pour eux qu'un vain mot et chacun d'eux est pour lui-même le centre du monde. Leur personnalité matérielle seule a quelque intérêt pour eux. Ils n'ont plus aucune bonté. Ils sont menteurs, hypocrites, méchants, pervers, prêts à battre les autres malades, à déchirer ou à dérober leurs vêtements ou tout ce qui leur fait envie. Ils n'ont plus aucune pudeur, ils ne pensent qu'à assouvir leurs désirs génésiques quand ils en ont. Ne pouvant résister à leurs hallucinations, à leurs obsessions ou leurs impulsions, ils sont capables de commettre toutes les cruautés et tous les crimes.

PERTE DE L'ÉLABORATION PSYCHOLOGIQUE SUPÉRIEURE

Jusqu'à présent, les qualités de l'intelligence que nous avons examinées et qui ont été décrites par les psychologues, n'ont pu, comme nous l'avons vu, nous permettre de départager d'une manière évidente les particularités intellectuelles du fou et de l'homme de génie. Celles dont nous allons parler maintenant sont mal connues et ont été peu définies en psychologie. L'exposé suivant provient d'études *physiologiques* ; ce sont en effet des possibilités psychiques qui sont données par un fonctionnement glandulaire ; c'est lui qui a servi à établir les modalités et les éléments des élaborations dont nous allons parler.

CHAPITRE III

DES ELABORATIONS PSYCHOLOGIQUES INEXISTANTES CHEZ LE FOU

LES ABSTRACTIONS

Nous avons pas mal à apprendre en psychologie. Quand les mathématiciens et les physiciens s'aperçurent que les chiffres ne leur permettaient pas certains raisonnements mathématiques, ils imaginèrent des symboles alphabétiques pour les remplacer. De leur côté, les philosophes se sont bien rendu compte que la plupart des données sensorielles et sentimentales que nous possédons rendent des plus difficiles certaines élaborations intellectuelles comme la synthèse ; mais ils n'ont point cherché à perfectionner les éléments idéatifs.

C'est ainsi qu'on a cru que des connaissances parfaitement définies comme des données de laboratoire, des visions microscopiques, des chiffres, des formules algébriques pouvaient servir à des élaborations psychologiques. Il y a là une erreur certaine, car toute donnée exacte recèle en elle-même des valeurs qui lui sont intimement attachées, qui en forment certains éléments caractéristiques qui ne permettent de les posséder dans l'esprit que sous forme d'une entité définie, ne donnant pas de possibilités de s'en servir pour des élaborations psychologiques. Elles sont obligées de rester telles qu'elles sont et ne peuvent être utilisées que pour des applications scientifiques. Aussi n'est-il pas étonnant que l'esprit ne puisse, avec des données et des mesures, indiquer par une élaboration intellectuelle la forme à donner à un avion ou un navire pour en augmenter la vitesse. Un tel résultat ne peut être le fruit que de l'expérience.

Or il se trouve que nos idées ordinaires diffèrent peu des sortes de sensations comparables aux visions microscopiques, aux analyses chimiques, aux mesures mathématiques ou physiques, etc., tandis que les autres sont des idées-sentiments qui, provenant de conceptions métaphysiques établies au préalable, viennent fausser l'interprétation de tous les phénomènes. Les élaborations supérieures ne peuvent donc s'effectuer avec des idées-sensations ou sentiments, mais avec des abstractions.

Qu'est-ce qu'une abstraction ? — Psychologiquement, il semble que ce soit une pensée qui recèle en elle-même une quantité d'objectivités, de sentiments, de pensées, une sorte de mot composé et complexe, comme foule, pays, charme, altruisme, etc...

La physiologie nous apprend qu'une abstraction est tout autre chose : chaque image verbale correspondant à un mot se compose d'une quantité de fonctionnements organiques : la vue, l'ouïe, le tact ont fourni des éléments à ce mot ; toute la face et particulièrement la bouche, la langue, les lèvres avec le pharynx ont servi d'organes résonateurs à la prononciation du mot, coopérant avec le larynx qui donne la voix. Mais ce n'est pas tout ; chaque image verbale est le fruit d'un état émotionnel, c'est-à-dire d'un ensemble de fonctionnements organiques pulmonaire, cardiaque, digestif, éliminatoire, etc., ainsi que de tous les métabolismes qui modifient leur rythme, soit en plus, soit en moins, selon l'image verbale constituée, tous ces phénomènes étant dirigés par le système glandulaire.

Dans les circonstances ordinaires de la vie, le mot avec toute la participation endocrinienne qui en lie les divers éléments sensoriels et musculaires, a un grand avantage en raison de l'état émotionnel qui y préside et qui est comme un comportement en puissance ; il peut se déclencher, si besoin est, avec une rapidité que ne saurait jamais y apporter un raisonnement de l'esprit ; il peut ainsi servir à sauvegarder l'existence du sujet, d'où sa grande utilité. Mais cette participation sensorielle et émotionnelle au mot, qui fait son grand avantage dans la vie de relation, est fort nuisible quand il s'agit d'examiner un phénomène comme ceux que nous offre l'Homme. Il faut alors que le mot soit un élément intrinsèquement intellectuel, se rapportant strictement au phénomène considéré. Il faut donc que le mot soit débarrassé de tous les éléments fonctionnels que la personnalité de l'observateur risque d'y apporter. Il faut qu'il cesse d'être une image verbale pour devenir un mot purement idéologique ne soulevant plus aucun état vital chez le chercheur, ni aucun de ses sentiments, c'est-à-dire de toutes les idées qu'il a reçues, aussi

bien que des théories métaphysiques qu'il affectionne. Le mot devient alors une appellation adéquate et impartiale, qui porte le nom d'abstraction.

Discrimination des valeurs abstraites. — Les tendances analytiques des sciences positives nous ont habitué à considérer chaque élément composant une objectivité, une force ou une pensée comme ayant une valeur idéative similaire. Le poids, la dimension, la consistance, la composition chimique et atomique, les diverses propriétés chimiques ou physiques d'un corps sont pour le chimiste ou le physicien des éléments qui présentent à leurs yeux une valeur idéative équivalente. Quand on veut établir une notion d'identité ou mieux encore une synthèse avec de telles données, on est obligé d'en choisir les particularités ayant une valeur prédominante et distinguer les plus importantes des secondaires ; il en est de même des idées et des abstractions qui s'offrent à nous.

Cette discrimination est absolument essentielle en certains cas, en particulier pour tout ce qui concerne l'homme. Les endocrinologistes, par exemple, ont reconnu que notre système nerveux est entièrement et complètement doublé par le système endocrinien, ce qui veut dire qu'il n'est pas un fonctionnement considéré physiologiquement qui ne puisse être obtenu aussi bien avec le système glandulaire que nerveux. Or, on peut se rendre aisément compte que certaines fonctions comme la reproduction, la marche du tractus génital chez la femme, les pubertés, l'hérédité s'effectuent sans aucune intervention du système nerveux et que ce sont les glandes qui y procèdent. Dans ces conditions, la prédominance constatée du côté endocrinien et l'égalité fonctionnelle des systèmes nerveux et glandulaire posent fatalement la question de savoir lequel de ces deux systèmes possède la prédominance fonctionnelle chez l'homme. Voici donc une discrimination d'abstractions considérables consistant en deux systèmes différents et dont le mode causal est en opposition ; le système glandulaire agissant par des phénomènes chimiques, le système nerveux par des excitations d'ordre physique. On comprendra que pour résoudre avec équité un aussi vaste problème, il est absolument nécessaire d'abandonner tous ses sentiments personnels, toutes ses conceptions philosophiques pour ne plus s'inquiéter que des faits et des phénomènes en présence, sous peine de tomber dans une grande erreur.

Cette discrimination si importante ne se retrouve que rarement chez les êtres normaux, car sans cela nous ne serions pas plongés

dans une aussi grande ignorance au sujet de tous les processus de vie de relation qui nous concernent. A plus forte raison, n'est-il pas possible de demander à un fou une telle capacité ; il ne possède en effet aucune idée de ce que peut être une discrimination, puisqu'il ne peut même pas, dans certains cas, distinguer ce qui lui est préjudiciable de ce qui lui est utile, pas plus d'ailleurs qu'il ne pourrait constituer des abstractions, car il ne peut garder longtemps dans son esprit une idée pour méditer à son sujet et pour lui faire subir les élaborations pouvant la débarrasser de tous les éléments susceptibles de gêner le travail intellectuel.

NOTION D'IDENTITE

Les savants actuels sont férus *d'analyse*. Ils pensent qu'en divisant le plus possible toutes les particularités et toutes les propriétés des corps, ils arriveront à une connaissance plus complète des objectivités et des phénomènes ; ce genre de travail ayant été grandement codifié, une liste d'investigations parfaitement ordonnée ayant été fournie aux chercheurs pour découvrir toutes les particularités inhérentes à une entité, l'analyse est devenue beaucoup plus une question de manipulations et de routine que d'intelligence. Si bien que les sujets qui possèdent méthode, adresse, et patience, sont capables d'effectuer une analyse.

Elle est donc même à la portée des fous.

Si un tel mode d'investigation est très facilement applicable aux entités matérielles et aux forces qui sont constantes, elle l'est beaucoup moins à l'homme. Chez celui-ci on peut bien faire des recherches de laboratoire sur son ensemble somatique et sur le fonctionnement chimique et physique de ses divers organes parce qu'ils représentent quelques possibilités de constance, mais aucun de ces modes d'investigation n'est applicable à sa vie de relation, autrement dit à la partie la plus intéressante de sa personnalité, à celle qui peut se révéler à nous sous la forme du génie ou de la folie. La variabilité et l'instabilité métabolique, fonctionnelle et intellectuelle de l'homme pose aux examens de laboratoire et aux tentatives d'analyse un problème insoluble. L'être humain est en transformation continuelle; non seulement il subit une évolution organique qui progresse sans arrêt, amenant des modifications rapides de l'être, mais celui-ci, ayant une pensée toujours changeante et évolutive, est le siège de modifications physiologiques continuelles inhérentes à l'apparition

des images verbales dont résultent des émotions. Si bien que l'homme est pratiquement insaisissable.

Les endocrinologistes, plus que tous les autres, en ont fait l'expérience. Ils ont effectué une quantité considérable de recherches expérimentales qui, pour le plus grand nombre, sont en contradiction les unes avec les autres. Seules, celles qui se rapportent à la suppression des organes glandulaires ont fourni des résultats à peu près constants, mais ces dernières constatations n'ayant pas été considérées à leur juste valeur et dans toutes leurs conséquences, les endocrinologistes ne nous expliquent que très lentement et avec de très grandes difficultés les fonctionnements organiques et ne savent encore rien nous dire de ce qu'est un Homme.

Il est donc évident que l'analyse, soit chimique, soit expérimentale, est un très médiocre moyen d'aboutir à la vraie connaissance, car la quantité des données accumulées empêche toute discrimination et interdit d'y voir clair parmi tant de données.

Pour ceux qui penseront que l'analyse est un magnifique moyen de connaissance, on peut citer le cas des célèbres expériences de Cannon. Il faut souvent s'y rapporter, car elles sont d'une importance majeure : elles ont démontré la prédominance du rôle des glandes dans les phénomènes émotionnels et les sentiments.

Un chat mis en présence d'un chien qui aboie, se place en état de combativité, en raison de la sécrétion de sa surrénale.

Si l'on supprime à ce chat tout son sympathique, il conserve, à l'encontre de toute attente, ces tendances à la combativité.

Un chien privé de tout son sympathique est doué de toutes les qualités de vie de relation d'un chien normal.

Dans ces conditions, comment expliquer que la surrénale, privée de toutes connexions nerveuses, continue à fonctionner normalement ?

Tel est le problème devant lequel sont placés les biologistes du monde entier depuis 20 ans et que par l'analyse ils n'ont pu résoudre. Ce fait démontre d'une merveilleuse manière l'incapacité curieuse que présente l'analyse à expliquer les processus biologiques..., ce qui nous explique le retard où nous nous trouvons dans la connaissance de notre nature.

La science moderne est trop nuisible à l'Homme au point de vue du sens moral et elle lui est trop peu utile au point de vue physique, pour que nous puissions avoir le moindre ménagement pour elle et ne démontrions que la mentalité de ceux qui l'ont conçue se rap-

proche beaucoup plus de celle du fou que de l'intelligence de l'Homme de Génie.

Si l'analyse ne peut nous mener à aucune connaissance définitive et certaine, il n'en est pas de même de la Notion d'Identité. Beaucoup penseront qu'elle est fort peu usitée. Cette croyance est à la vérité peu exacte. La notion d'identité est continuellement utilisée par les médecins quand ils posent un diagnostic, mais bien peu savent vraiment ce qu'est une notion d'identité. Quand un docteur examine un malade il cherche chez celui-ci tout une série de signes ; il en retient les plus importants, les plus saillants, les plus caractéristiques, ceux qui cadrent le mieux avec l'impression qu'il a du malade. Ensuite, il puise dans sa mémoire des signes à peu près identiques, correspondant le mieux possible à la description d'un cas pathologique qui porte un nom ; ce dernier lui sert à poser son diagnostic. Ce qu'il y a de fort singulier, c'est que ces mêmes médecins qui, toute la journée, utilisent avec succès en examinant des malades ce mode d'élaboration psychologique, sont incapables de l'établir et de l'accepter quand il s'agit de données abstraites.

Un exemple magnifique de cette incapacité nous est donnée par le cas de Semmelweiss. Grâce à une notion d'identité, il a fait une découverte géniale, en avance de près d'un demi-siècle sur son époque et que plus tard les recherches de laboratoire vinrent confirmer en tous points. Voici donc comment Semmelweiss, avec cette simplicité et cette force de la pensée qui caractérise le génie, nous a parlé de sa notion d'identité.

Animé d'un grand cœur, il vit, à la maternité de Budapest, les femmes parturiantes mourir dans une énorme proportion, même pour une époque où on était habitué à des disparitions nombreuses et jugées inévitables. Mais Semmelweiss, profondément ému de voir tant de jeunes existences condamnées, tendit tous ses efforts à découvrir la cause d'une aussi forte mortalité. Il parvint, après bien des recherches, à soupçonner que les étudiants venant de la dissection et examinant les femmes sans se laver les mains, les infectaient, ce qui expliquait que les sages-femmes qui n'étaient pas en contact avec les cadavres travaillaient dans un service où la mortalité était beaucoup plus faible. Restait à découvrir la preuve intellectuelle d'une telle conception.

La mort d'un de ses amis, professeur de dissection, en offrit l'occasion à Semmelweiss. Voici comment s'exprime celui-ci au sujet de la mort de Koletchka, survenue après une piqûre anatomique :

« Quand je connus tous les détails de la maladie qui l'avait tué,

la NOTION D'IDENTITE de ce mal avec l'infection puerpérale dont mouraient les accouchées, s'imposa si brusquement à mon esprit, avec une clarté si éblouissante, que je cessai de chercher ailleurs depuis lors :

« Phlébite.., lymphangite.., péritonite.., pleurésie.., péricardite.., méningite.., tout y était. Voilà ce que je cherchais depuis toujours et rien que cela. »

Malgré cette notion d'identité si claire, si lumineuse, qui nous apparaît à nous, maintenant, si évidente, presque tous les professeurs de toutes les grandes Universités de toutes les nations européennes s'élevèrent contre la conception de Semmelweiss, y montrèrent si peu de compréhension et tant de mauvaise foi, qu'il en mourut fou...

Comme on l'a vu, on pourrait croire que la folie est souvent proche du génie. Mais il n'en est rien. L'Homme n'est sain d'esprit qu'autant que son système glandulaire est en équilibre. La rupture de ce dernier peut amener la folie. Or, *l'interstitielle* est de toutes nos glandes celles qui est la plus sensible aux influences contrariantes. Pour Semmelweiss, les oppositions, les méchancetés furent sans nombre. L'animosité, la mauvaise foi qu'il rencontra chez tous exaspéra son esprit et il en résulta pour lui une préoccupation thyroïdienne si prononcée qu'elle le poussa aux plus vives réactions ; il en eut des crises d'agitation pendant lesquelles sa raison sembla l'abandonner. Son génie ne fut point responsable de sa folie mais ce sont ses pairs, professeurs des facultés de médecine, qui portent la responsabilité de sa démence.

On pourrait croire que de nos jours, où les gens paraissent plus instruits, une notion d'identité sera beaucoup mieux reçue. Il n'en est rien, car son acceptation ne dépend pas de l'intelligence même, mais des sentiments des individus et du fonctionnement de la génitale interstitielle. Cent cinquante ans est bien peu pour l'évolution humaine et ce laps de temps n'a pas rendu cette glande plus agissante sur le cerveau qu'elle ne l'était du temps de Semmelweiss.

LA SYNTHESE

C'est l'élaboration psychologique qui permet de considérer nombre d'états ou de phénomènes et de prendre dans chacun d'eux les signes qui sont fondamentaux et communs à tous. L'étude que nous poursuivons en ce moment est le résultat d'une synthèse, celle

des maladies mentales ; le mécanisme n'en est pas apparent car il aurait fallu pour cela passer la révision successive de tous les signes de toutes les maladies et signaler au passage les particularités de l'identité foncière de toutes les psychopathies.

Les élaborations synthétiques sont généralement fort difficiles et fort longues à édifier ; pour y parvenir avec plus de facilité, il faudrait que les particularités communes soient parfaitement établies. Celles des maladies mentales ont bien été reconnues par les psychiatres, mais ils ne se sont pas mis d'accord sur la définition de l'attention et de la volonté.

Les synthèses sont appelées à nous rendre les plus grands services, non seulement pour connaître l'Homme, mais pour bien comprendre tous les phénomènes universels et pour pouvoir remonter à leur source commune. Les synthèses actuelles n'étant guère représentées que par des lois scientifiques, il est peu probable qu'aucun dément ait jamais pu en découvrir aucune.

Nous connaissons maintenant les défauts qui caractérisent les fous. Pour savoir à quel fonctionnement correspondent de telles infériorités, il nous faut établir une notion d'identité par laquelle nous découvrirons l'absence de ces mêmes qualités.

Depuis quelque temps, on parle beaucoup de la *génitale interstitielle* et on commence à lui attribuer une influence très importante sur la personnalité, à laquelle elle apporte les qualités caractéristiques de l'être humain : l'altruisme, la générosité, l'esprit de sacrifice, le désintéressement, le sens moral et toutes les qualités intellectuelles permettant les élaborations psychologiques supérieures.

Si la génitale interstitielle nous apporte, par son fonctionnement actif, de telles qualités, son insuffisance nous apportera tous les défauts inverses : pertes de l'attention, de la volonté, du sens moral et de l'élaboration psychologique supérieure.

Nous retrouvons donc les particularités identifiées chez les déments et il nous est facile d'en déduire que tous les fous présentent une carence importante de leur génitale interstitielle. *Nous en possédons une preuve certaine dans l'atrophie de cette glande constatée par le microscope chez tous les déments.*

CHAPITRE IV

MODES D'ACTIVITÉS INTELLECTUELLES ET CONCEPTIONS OU MANQUENT LES QUALITÉS DE L'HOMME DE GÉNIE

LE CAS DES SCIENCES POSITIVES

Tout le monde admettra que l'Homme de Génie doit posséder ce qui manque aux fous et que c'est pour lui sa caractéristique, celle-ci lui étant donnée en grande partie par sa génitale interstitielle.

Nous allons donc effectuer en quelque sorte un travail inverse du précédent pour nous rendre compte de ce qu'est un homme de génie et si nous retrouvons, dans les connaissances des sciences positives, les qualités qui le caractérisent. Si nous ne les y trouvons pas, nous comprendrons pourquoi les sciences positives ont été plus préjudiciables à l'Homme que favorables, et nous serons obligés d'en conclure que ceux qui les édifièrent furent beaucoup plus souvent des fous-lucides que des hommes de génie...

Jusqu'au siècle dernier nous avons vécu de douces illusions. La première est d'avoir cru aux bienfaits de la science moderne et nous avons pensé qu'émanant des hommes les plus marquants, de telles acquisitions ne pouvaient être qu'utiles à l'homme. Or, les derniers événements nous ont montré que les découvertes scientifiques ne servaient pas seulement à détruire l'homme d'effroyable manière, mais à constituer son esclavage spirituel, non seulement à le priver de sa liberté corporelle et du respect dû à tout être humain, mais

à forcer sa conscience, à violer le secret de sa spiritualité, à rendre serf son libre-arbitre, à détruire son sens moral, à lui ôter ses aptitudes intellectuelles. Aussi les hommes qui pensent net et clair se sont-ils réveillés de ce mauvais songe.

Ils ont compris qu'on les a trompés et qu'on s'est moqué d'eux. Ils se demandent si la science est l'œuvre d'hommes de génie ou bien de fous. Or, jamais jusqu'à présent nous n'avons possédé aucun critérium pouvant nous permettre de juger de la science en général et des découvertes des savants en particulier. Ce n'est qu'à l'usage, après que des découvertes, des conceptions ont contaminé l'intelligence de nombre d'individus, que de telles idées apparaissent perverses, nuisibles, mauvaises à l'humanité, théoriquement aussi bien que dans leurs applications.

La littérature scientifique. — La quantité invraisemblable de livres qui paraissent à l'heure actuelle rend la nécessité de se tenir au courant de tout ce qui paraît, absolument impraticable. Dans tout ce fatras, dans cet amoncellement invraisemblable, il est absolument indispensable d'établir une discrimination : il faut pouvoir reconnaître les œuvres qui possèdent toutes ou quelques-unes des qualités de l'homme de génie, de celles qui n'en possèdent aucune et qui, par ce fait même, se rapprochent plus ou moins des conceptions des fous intellectuellement équilibrés, autrement dit des fous-lucides.

On comprendra l'importance d'une telle discrimination, car, en réalité, il y va du bonheur, de la paix de l'humanité. On peut formuler ainsi ce problème : Devons-nous admettre que tous les livres, du moment qu'ils présentent des idées logiques et raisonnées, ont droit de cité et peuvent répandre impunément dans le monde des idées erronées et perverses, susceptibes de troubler et de jeter dans les malheurs les plus grands, tous les humains ? Ou devons-nous chercher à nous rendre compte des livres qui ne possèdent pas assez de qualités vraiment humaines caractérisant l'être de génie, et le proclamer partout, dire les raisons fondamentales qui permettent de condamner entièrement ou partiellement l'œuvre d'un auteur, en identifiant ces travaux comme étant ceux d'un fou-lucide ?

Affirmer la possibilité juste et parfaitement contrôlable d'une telle distinction, des découvertes et des idées qui s'offrent à nous, fera protester des quantités d'intellectuels qui pensent que la liberté de penser doit toucher à l'anarchie, tandis qu'elle ne doit sauvegarder que le libre-arbitre. Et si même on concède à tous la possibilité d'émettre les idées les plus baroques, les plus incertaines, les plus

inhumaines, il ne faut pas qu'on s'étonne, justement en raison de cette trop grande liberté, que les humains cherchent à se protéger contre les élucubrations matériellement et intellectuellement malfaisantes des fous-lucides.

Dans cette modeste étude, on ne peut avoir la prétention de faire le procès des principales idées et en particulier de la science positive. Il n'y sera donné que quelques exemples pour démontrer comment nombre de nos découvertes et de nos idées ne possèdent pas les qualités caractéristiques d'œuvres d'Hommes de Génie. Il faut bien le remarquer, les particularités géniales sont la garantie que les idées examinées ne proviennent pas de fous, qu'elles ne sauraient être nuisibles à l'humanité, car deux principes majeurs devront avoir présidé à leur constitution : *le souci de la vérité* et *le sens moral.* En l'absence de ces deux qualités on peut dire que des idées ne peuvent appartenir au génie et on peut les soupçonner de provenir de la folie.

Raisons des méfaits de la science moderne. — Constatons d'abord que la science n'est en possession que de quelques vérités scientifiques immédiates, relativement certaines, parce que mesurables et matérielles ; pour ce qui est de l'interprétation des forces qu'elle étudie, elle en est réduite à des hypothèses, c'est-à-dire à des approximations, parfois à des erreurs puisqu'on admet qu'une hypothèse doit être remplacée par une autre ; s'il doit en être ainsi, c'est que les scientifiques ne peuvent travailler que dans l'erreur.

Cette infériorité patente provient de la tournure analytique de la science. Si elle procédait par notions d'identité et synthèse, elle aboutirait fatalement à des certitudes, peut-être partielles, mais qui seraient des acquisitions sur lesquelles pourraient se reposer et s'édifier d'autres découvertes et conceptions. Nous sommes donc obligés d'accepter le fait que nombre de données scientifiques sont des plus aléatoires.

Une autre idée fort curieuse des savants est de croire que les organismes vivants procèdent physiquement et chimiquement comme dans nos laboratoires. C'est vraiment une idée enfantine et bien peu sensée. Les organismes vivants procèdent d'une toute autre manière que par éprouvettes, cornues, réaction des corps les uns sur les autres. Vouloir interpréter les fonctionnements des êtres humains en raison de réactions de laboratoire, c'est nous induire sciemment en erreur. C'est nous donner une conception absolument erronée des organismes. Le poisson-torpille ne fait pas de *l'électricité* comme celle que produit une dynamo, et la lumière organique est froide ; le mimé-

tisme du caméléon n'a rien à voir avec nos cellules photo-électriques. Quant aux merveilleuses combinaisons cellulaires qui permettent les décompositions et les reconstitutions chimiques les plus étonnantes, comme de répartir des albuminoïdes, des graisses, des sucres de l'alimentation, de les faire converger en une sorte de carrefour où ces substances se présentent sous une forme similaire, pour être ensuite réparties, selon les nécessités vitales à venir, soit en albuminoïdes, soit en graisse, soit en sucre, cela dépasse de beaucoup l'imagination la plus fertile du plus grand des chimistes. Alors pourquoi vouloir, contre toute vérité, nous imposer des procédés de laboratoire pour expliquer les métabolismes humains et ne pas avoir la probité scientifique de nous enseigner d'abord que ce qu'on va nous dire n'est qu'une assimilation, une manière de voir scientifique, c'est-à-dire l'interprétation que notre esprit analytique peut seulement nous donner de phénomènes qui nous dépassent ? *Il n'y aurait pas ainsi des quantités de médecins qui pensent que les données scientifiques rendent fidèlement compte des processus organiques, ce qui n'est pas.*

D'ailleurs, les principes qui animent les phénomènes organiques et les interprétations analytiques que nous en donnons, ne sont nullement les mêmes. C'est la quantité qui importe à la science moderne, nous mesurons tout et les mathématiques nous servent de moyen explicatif sous une forme ou sous une autre. Les organismes, eux, tiennent surtout compte de la qualité. Prenons des exemples un peu rudimentaires : une même dose de médicament pourra aboutir chez des sujets différents à des effets dissemblables. Nous constatons aussi que l'alcool en petite quantité suscite un état d'excitation et en grande quantité un état de torpeur, de sommeil ou de mort, ce qui n'est pas la même chose et ne peut s'interpréter par des réactions chimiques comme nous les concevons.

A l'heure actuelle, les savants qui se posent la question de savoir si les découvertes qu'ils font pourront un jour nuire à l'humanité sont certainement une exception. Ils font si peu attention aux conséquences de leurs réalisations que ceux qui imaginèrent la bombe atomique ne comprirent qu'après avoir vu ses dégâts, la faute grave qu'ils avaient commise contre le sens moral et l'humanité.

Le sens moral du savant est une préoccupation constante de faire acte d'altruisme et d'être profitable à ses semblables. Pour y parvenir il lui faut un but, une finalité qui ne peut être que l'Homme, c'est-à-dire avant tout la connaissance de sa nature. Il n'y a que dans cette activité intellectuelle que puisse se manifester le génie ; toutes les autres activités ne peuvent donner lieu qu'à la célébrité, ce qui est physiologiquement tout différent, comme nous le verrons.

Le sens moral de l'homme de génie se compose en plus de la finalité qui a pour objet la connaissance de l'Homme, d'une constante préoccupation de vérité et de probité scientifique. Il doit être entièrement détaché de toutes préoccupations d'intérêt et encore plus de toute idée ou considération métaphysiques. Il doit être pleinement et intégralement impartial et indépendant ; son observation des faits doit s'effectuer en correspondance parfaite avec l'importance des phénomènes. Il doit donner à chaque fait, à chaque phénomène sa valeur propre par rapport à la question qu'il examine, autrement dit établir en toute conscience la discrimination des valeurs abstraites.

Personne ne peut supposer la difficulté d'une pareille tâche. Aussi Carrel avait-il demandé que 25 savants soient cloîtrés, séparés de la vie du monde, pour s'instruire pendant 25 ans, pour ne commencer à étudier l'Homme qu'après cette période préparatoire, étant déchargés de toute question matérielle.

Il est, en effet, bien difficile à un scientifique d'être d'un désintéressement total. D'abord parce qu'il doit vivre et qu'il est certain de ne rencontrer aucune aide, mais au contraire de multiples entraves matérielles dans une société qui n'a tenu aucun compte de ce qu'est l'Homme et de ses possibilités si diverses, puisqu'elles vont de l'homme de génie à la folie.

Il est bien certain qu'il est autrement profitable et passionnant pour un médecin de découvrir un remède contre l'épilepsie, par exemple, que de reconnaître le processus physiologique perturbé qui en amène les crises. Le premier sera cru et pourra monnayer sa découverte, le second sera combattu et n'en retirera que des obstacles matériaux et moraux.

On comprend, dans ces conditions, que l'homme de génie apparaisse comme un personnage étrange et au-dessus de toute l'humanité.

Les considérations précédentes ne sont pas seulement valables pour les savants pris individuellement, mais avant tout pour la Science elle-même. Il est facile de concevoir qu'un homme ne puisse atteindre à une telle perfection morale et intellectuelle ; il faut penser qu'il aura des défaillances, des infériorités, des insuffisances d'un côté ou d'un autre. Mais la Science, elle, doit être la conjugaison, la synthèse de tous les grands efforts, de toutes les plus belles découvertes de tous les savants. C'est donc elle qui doit présenter intégralement les qualités de l'Homme de Génie. Elle doit avoir un but, un seul, l'Homme, sa connaissance et son perfectionnement. Son rôle

moral et social découlera de ses découvertes. Elle doit former des hommes de génie ; derrière eux une élite d'hommes célèbres et d'autres doués d'un grand sens moral ; enfin elle doit chercher à éloigner de toutes les tares humaines qui s'apparentent à la folie le reste des humains, leur donner la place et l'occupation sociale où ils peuvent rendre le plus de services et être les plus heureux.

ELABORATION PSYCHOLOGIQUE SUPERIEURE

Nous en avons déjà longuement parlé, en particulier à propos des abstractions, de la discrimination des valeurs idéatives, de la notion d'identité et de la synthèse, pour qu'il soit nécessaire d'y revenir.

Il est bien certain que de telles élaborations psychologiques qui caractérisent l'homme de génie, sont tout autre chose que les tendances analytiques des savants actuels : couper, scinder, rechercher toutes les particularités différentielles et différentes de chaque entité à des échelles d'observation diverses ne peut mener qu'à des connaissances fragmentaires, uniquement bonnes à des applications industrielles et à la fabrication d'engins destructeurs, mais non à la connaissance intrinsèque. Celle-ci ne nous sera donnée que par l'appréciation de la qualité et de la synthèse. C'est cette dernière activité psychologique qui nous permettra d'interpréter la pensée de notre Créateur, de comprendre ce qu'est le principe selon lequel il a imaginé notre univers et la particularité fondamentale résidant chez tous les êtres vivants : La Vie.

Nous connaissons maintenant les qualités intellectuelles qui rendent l'être génial. Si nous considérons les hommes illustres dont la postérité nous a conservé les œuvres et le nom, nous nous apercevons bien vite que *bien peu peuvent prétendre à de telles particularités.* Nous constatons qu'ils jouirent d'aptitudes parfois fortement développées et grandement élevées, mais nous voyons aussi qu'il leur a manqué quelques facultés indispensables. Bien peu d'êtres furent doués d'un esprit universel et n'eurent pour but que la connaissance et le perfectionnement humain.

Une des idées les plus amusantes des savants est de croire que l'univers a été conçu par un esprit mathématique, ou que la nature a tenu compte de principes mathématiques pour faire fonctionner l'univers. En appliquant des calculs à tout ce qui nous entoure, le savant nous indique qu'il commet une énormité ; il est comme le

paralytique général qui jugerait ce qui lui est préjudiciable ou favorable en raison de son état d'esprit. C'est vraiment une prétention peu ordinaire de penser, parce qu'il est possible d'appliquer les mathématiques aux phénomènes naturels, que l'univers a été conçu selon des conceptions mathématiques. Ils n'ont pas compris que celles-ci correspondent parfaitement à l'analyse, c'est-à-dire à la subdivision exagérée, au compartimentage à outrance, état d'esprit qui se heurte pleinement à l'unité que nous percevons instinctivement dans l'univers. Nous comprenons intuitivement qu'une seule pensée, une seule conception synthétique a présidé à l'édification de tout ce qui nous entoure. Tandis que, pour nous-mêmes, nous avons la preuve des actions hormonales qui agissent à la fois sur une quantité d'organes pour y obtenir les fonctionnements les plus divers, selon un principe synergétique et synthétique de qualité et non de quantité ; nous pouvons à la rigueur tolérer que les scientifiques imaginent un univers selon leurs propres capacités intellectuelles, mais nous ne pouvons admettre qu'ils veuillent imposer à l'étude de notre personnalité, même morbide, des conceptions qui vont à l'encontre de notre nature.

Une conséquence grave de l'analyse, c'est la spécialisation à l'extrême. Chaque catégorie de savants travaillant des questions de plus en plus circonscrites, avec des échelles d'observations différentes, les divers spécialistes finissent par ne plus se comprendre. De plus les états sentimentaux qu'ils éprouvent les incitent à créer des néologismes qui causent une incompréhension des divers savants entre eux. Cette tendance à créer des mots nouveaux n'est pas un signe de supériorité intellectuelle : la création des néologismes se retrouve principalement chez certains fous, les déments précoces en particulier.

Une des grandes raisons de la nocivité de la science moderne vient de ce qu'elle va comme une écervelée. Elle n'a point un plan, un but ; ses découvertes ne dépendent guère que de la frénésie inventive de ses savants, de leurs possibilités psychologiques et, plus encore de leur adresse manuelle, de leur patience, de leurs efforts de compilation. La science ne s'est donné qu'un but, la nouveauté, l'étrange, *l'inconnu*.

Or sa finalité aurait dû être le perfectionnement et le bonheur de l'Homme, comme le lui indiquait le sens moral qui dicte toutes les pensées de l'Homme de Génie.

Nous venons de voir les défauts de la science moderne qui en font un des moyens de connaissance des plus aléatoires et certainement des moins profitables pour l'Homme. Nous allons voir mainte-

nant comment les auteurs et les savants ont utilisé, dans leurs réalisations, les qualités de l'Homme de Génie.

L'attention. — C'est une qualité qui paraîtra, à beaucoup, de médiocre importance et qui ne vaut même pas qu'on s'en préoccupe, car elle est à peine bonne pour les enfants, qui n'en ont guère. Aucun intellectuel ne doute qu'il ne possède une excellente attention, soutenant un solide don d'observation. Mais les auteurs comme les savants ne se doutent pas que cette qualité est exceptionnelle, puisqu'elle nous permet de nous attacher avec une indifférence sentimentale totale et une impartialité complète à l'acceptation de sensations et d'idées. C'est elle qui nous permet cette activité intellectuelle en repoussant entièrement toutes les idées qui nous ont été inculquées, toutes les conceptions métaphysiques qui nous agréent, pour ne plus appartenir spirituellement qu'aux fait ou phénomènes que nous examinons. Bien peu de chercheurs ont jamais utilisé l'attention d'une manière aussi abstraite et impartiale.

On peut bien dire que la plupart des erreurs qui nous empêchent à l'heure actuelle de connaître l'Homme, proviennent d'un manque d'attention. Nous allons en exposer toute une série pour bien montrer tous les cas où l'observation peut être en défaut. Pour commencer en voici un fait patent. Plusieurs auteurs ont signalé que, chez tous les fous, ils avaient constaté une atrophie de la génitale interstitielle; une telle affirmation existe dans plusieurs livres de psychiatrie, c'est donc un fait connu, indiscuté. On pourrait croire que certains s'en sont préoccupés. Point du tout. Seules les lésions cérébrales, fort inconstantes, ont arrêté les auteurs. Or ces lésions peuvent ne pas exister chez les déments et se présenter chez des sujets sains d'esprit; de plus, elles ne sont jamais spécifiques d'une maladie mentale ; elles sont incertaines, polymorphes,et leur étendue ne correspond pas à la légèreté ou à la gravité des troubles mentaux. Dans ce cas, les psychiatres ont commis une double faute d'attention : ils se sont acharnés à chercher dans des lésions cérébrales fort infidèles la cause des maladies mentales et tous ont délaissé un signe constant : l'insuffisance de la génitale interstitielle. *Conséquence : les psychiatres ignorent ce que sont les maladies mentales ;* ils n'utilisent que des moyens empiriques pour essayer de les guérir, d'où les insuccès fréquents ; ils ignorent les causes de la progression de la folie, d'où son extension extravagante dans certains pays comme l'Amérique du Nord qui en contient plus de 10 millions.

Prenons un autre fait physiologique. Les biologistes ayant constaté que nos membres se meuvent grâce à des excitations nerveuses, très faciles à reproduire par des étincelles électriques, et que tous

nos fonctionnements peuvent s'effectuer en raison d'instigations nerveuses, même pour nos glandes endocrines, en ont conclu à la prédominance fonctionnelle du système nerveux dans notre personnalité. En apparence ils ont eu raison, mais ils ont été les jouets d'une illusion.

Quand il leur a fallu expliquer nombre de phénomènes complexes comme le sommeil, les pubertés, la reproduction, la race, l'hérédité, etc., ils se sont aperçu que cette conception de la prédominance nerveuse ne leur permettait aucune explication satisfaisante d'aucun des phénomènes que nous offre l'Homme.

Or, il était facile aux physiologistes s'ils avaient voulu abandonner pour quelque temps leur conception de l'omnipotence fonctionnelle et régulatrice du système nerveux pour considérer en parfaite impartialité l'évolution du fœtus, de constater qu'au troisième mois de la vie intra-utérine il n'existe que trois organes qui sont constitués et aptes à fonctionner : *la surrénale, la thyroïde et l'hypophyse. Pendant ce temps, le système nerveux n'en est même pas à l'ébauche ganglionnaire.* Il aurait donc fallu noter ces faits tels qu'ils sont, et dire qu'au début de la vie ce n'est pas le système nerveux qui fonctionne chez le fœtus, mais son système glandulaire.

Mais ce n'est pas tout. Un mois plus tard environ, le cœur du fœtus se met à battre. Il ne saurait être question pour cet organe d'une innervation définitive ou même rudimentaire, car c'est à peine si l'on y trouve une ébauche ganglionnaire. Cependant, on a admis et soutenu que c'était le système nerveux qui assurait les quelque 140 pulsations du cœur fœtal ! On concevra bien que c'est se moquer physiologiquement de nous, puisque le cœur de l'adulte, qui possède tout son ensemble nerveux, ne compte que 70 à 80 contractions-minute et ne bat au rythme de 140 que dans les cas d'hyperthyroïdie ; ce qui aurait dû inciter les auteurs à faire un rapprochement entre ces deux chiffres et leur aurait permis de penser que le cœur fœtal fonctionnait lui aussi en raison des instigations thyroïdiennes.

Voici encore un exemple de la faiblesse insigne de l'attention chez nombre de savants.

Nous savons tous et depuis longtemps déjà que l'Homme-Plante de Rœsch et le myxœdémateux, qui n'ont pas de thyroïde pour des raisons congénitales ou opératoires, présentent tous cette particularité de ne plus posséder aucune possibilité de formation des images verbales, de sensibilité, d'émotivité, de sentiments, d'activités de vie de relation et d'intelligence. Si les auteurs avaient considéré ces cas avec toute l'indépendance d'esprit voulue autant que d'attention, ils

auraient compris que c'est la thyroïde qui apporte à l'Homme ses possibilités d'images verbales, de sensibilité générale, d'émotivité, de sentiment et d'intelligence. Ils auraient pu l'affirmer d'autant plus volontiers que l'opéré total de la thyroïde se voit privé successivement d'abord de son intelligence, de toute son affectivité, pour aboutir à la perte de ses images verbales. Or, malgré cette évidence qui crève les yeux, puisque le système nerveux ne peut remédier en aucune part à cette déchéance progressive, aucun psychologue, aucun physiologiste n'a encore affirmé que la thyroïde était le facteur certain de tous ces états. Ils ont bien cherché du côté du système nerveux, de la surrénale, de l'hypophyse et même de la génitale, mais ils se sont refusé à considérer la thyroïde comme la glande de nos émotions et de nos sentimentalités.

Prenons un autre exemple qui nous permettra de saisir sur le vif comment procèdent bien des savants dans leurs découvertes : Un psychiatre constate au microscope la présence de cellules basophiles et acidophiles (les unes se colorant par les bases, les autres par les acides) dans l'hypophyse. Il se demande alors quel peut bien être l'état mental dans lequel on rencontre une opposition fonctionnelle en tous points complète. Il ne tarde pas à trouver que c'est la mélancolie et la manie. Immédiatement ces deux maladies deviennent les effets des fonctionnements exagérés de deux sortes de cellules glandulaires appartenant au même organe, et il échafaude toute une théorie circulatoire pouvant servir à justifier l'action de ces cellules spécialisées dans la production de troubles mentaux opposés. Cet auteur ne s'est pas rendu compte que la destination de deux groupes devait avoir pour objet autre chose que la production d'une maladie et que d'autre part il commettait l'erreur de passer avec une insouciance parfaite d'une échelle d'observation à une autre sans se demander si les phénomènes considérés dans les deux cas étaient les mêmes.

LE FREUDISME

Puisque nous venons de voir avec quelle désinvolture on peut allier les troubles mentaux à des cellules résidant dans un organe dont on n'a pas cherché à reconnaître les fonctions à l'état normal, voyons un peu comment a été imaginé l'une des théories psychologiques les plus en vogue à l'heure actuelle, celle de Freud.

Il est compréhensible que, dans cet article, il n'est pas possible de prendre chaque affirmation de Freud et de la discuter, comme

il se devrait. On démontrera seulement le peu d'attention, de sérieux, de probité scientifique qui ont été mis à échafauder une semblable théorie.

Freud étant en France, à la Salpêtrière, fit une constatation sur des malades dont il connaissait fort mal le type fonctionnel et leurs tendances mythomaniaques poussées à l'extrême ; il en tira une conception qu'il étendit progressivement à toute la psychologie, d'une manière telle qu'on est incité à y voir une sorte de systématisation rappelant celle de certains maniaques ou mélancoliques.

Freud vit que l'une des préoccupations avouées des hystériques était la question sexuelle. Sachant que l'on retrouve aussi plus ou moins cette même préoccupation chez certains enfants et chez la plupart des adolescents à la puberté, il en conclut que le facteur principal de la vie psychologique de tous les êtres était leurs tendances sexuelles. Il perfectionna par l'apport d'idées différentes sa théorie, au point d'affirmer que les réalisations des hommes célèbres étaient dues à une « sublimation » de leurs inclinations génésiques!...

La plupart des gens qui lisent les livres de Freud et de ses élèves ne mettent pas en doute une minute qu'ils ont fait tout ce qui était humainement possible pour appuyer leurs idées sur des connaissances et des faits patents, indiscutables, ne pouvant jamais, malgré les perfectionnements de la science, être l'objet de graves objections pouvant compromettre la solidité de cet édifice psychologique. Eh bien ! qu'on se détrompe. Freud, pas plus que ses disciples, n'ont jamais cherché à aller au fond des choses et à tout contrôler avec soin. Il semble que leur attention ait toujours été satisfaite d'apparences plus ou moins illusoires, de constatations sommaires et hâtives, qui leur ont permis des interprétations grandement développées et pleines de fantaisies imaginatives.

Freud nous a affirmé que l'Homme possède un instinct sexuel. Vous pensez qu'il a cherché à identifier ce qu'est un instinct, si les tendances génésiques de l'homme correspondent bien à l'identité foncière des instincts, et qu'il a fait subir au rut des animaux un même examen ? Il n'en a rien fait.

Freud nous a dit que l'enfant, dès sa naissance, avait déjà héréditairement toutes les tendances sexuelles perverses de l'adulte. Vous croyez sans doute qu'il a cherché à se rendre compte des raisons physiologiques pour lesquelles l'enfant tétait et quel était l'organe dont la suppression abolissait ce phénomène, pourquoi il portait ses mains à ses parties génitales, pourquoi les préoccupations sexuelles étaient très vives chez certains enfants et nulles chez la plupart des

autres et quel était l'organe qui donne à l'enfant toutes ces tendances ? Notre savant ne s'est occupé d'aucune de ces questions.

Braves naïfs, vous avez pensé que Freud et son école s'étaient souciés tout particulièrement, pour pouvoir parler des tendances intellectuelles des enfants, des évolutions glandulaires par lesquelles il passe, c'est-à-dire les pubertés (il y en a trois) et les prédominances endocriniennes (il y en a quatre) qui agissent tant sur la mentalité des enfants et des adolescents ? Point du tout.

Vous avez certainement pensé aussi que Freud s'était spécialement appesanti sur un sentiment assez curieux qui n'est pas sans une grave influence sur la mentalité des filles en particulier : la pudeur ? Nous avons le regret de vous dire qu'il n'en a point fourni d'explication physiologique.

Freud et son école nous ont beaucoup parlé d'homosexualité ; pensez-vous qu'ils aient eu la curiosité de reconnaître les conditions glandulaires dans lesquelles se manifestent de telles tendances ? Nullement.

Vous supposerez qu'à force de parler de sexualité sous toutes ses formes, ils cherchèrent à nous dire comment s'effectuait la jouissance féminine qui ne disparaît pas avec la suppression des ovaires, ainsi que celle de l'homme et de sa puissance sexuelle, qui en est différente fonctionnellement ? Pas davantage.

Voyons maintenant les idées de Freud sur quelques phénomènes.

Le sommeil est pour lui un retour à la vie fœtale : même dénuement, même position repliée, même détachement de la vie de relation. Vous avez pensé qu'il avait considéré avec soin le ralentissement fonctionnel de toutes les glandes et s'était demandé si la position en chien de fusil n'était pas un moyen de mettre simplement les muscles en meilleur relâchement. De tout cela Freud n'en a cure.

Une de ses grandes idées c'est le symbolisme du rêve. Selon lui la plupart de nos rêves constitueraient une soupape d'échappement aux refoulements et contraintes sexuelles provenant de la société et de la religion, et présentant le danger de faire naître des névroses. Cependant dans l'intellect existerait une censure qui empêcherait aux images véridiques et réalistes de se donner libre cours, si bien que le rêve prendrait une forme détournée, dissimulée, travestie, d'où son symbolisme. Il existait bien quelques images symboliques générales et communes, mais surtout chaque individu aurait les siennes, parfaitement fantaisistes. Constatons que cette affirmation est une manière ingénieuse d'interdire toute velléité de contrôle de ce phénomène.

Où Freud montre son manque total d'attention, c'est en négligeant quantité de nos rêves, curieux et intéressants. D'abord tous les rêves qui proviennent de sensations données par les forces extérieures ; puis tous nos rêves physiologiques, les uns donnant au dormeur des états de légèreté, de course facile, d'envol, d'autres, de difficultés de toute sorte, depuis la lourdeur des pieds et des jambes jusqu'aux chutes horribles dans le vide.

Mais, où le symbolisme de Freud est pleinement en défaut, c'est dans la catégorie des rêves érotiques, dont il s'est bien gardé de nous entretenir. En effet, ceux-ci démontrent que le rêve n'a nul besoin de symbolisme pour donner une soupape à un refoulement sexuel, puisque, non seulement il est une image extraordinairement vivante et réaliste d'une jouissance génésique, mais encore un véritable fonctionnement sexuel. Les songes érotiques s'inscrivent donc en faux contre le symbolisme de Freud et démontrent, soit son peu d'attention, soit sa volonté de nous tromper pour le besoin de ses conceptions.

ECHELLES D'OBSERVATION

Depuis que le laboratoire existe, il s'est grandement développé. Il a pris une place si importante dans l'esprit des chercheurs et des médecins que beaucoup de ceux-ci pensent qu'il ne pourra être rien découvert dans notre nature, s'il n'est fait de plus en plus appel au laboratoire. Celui-ci rend bien des services dans la pratique pathologique. Mais il faut convenir que nous sommes si mal renseignés théoriquement par de telles investigations, qu'on dit de la médecine qu'elle n'a pas progressé.

Carrel, avec *L'Homme, cet Inconnu* — et c'est le grand mérite de son livre — a démontré que les données analytiques de laboratoire ne peuvent nous mener qu'à une poussière de renseignements, nous éloignant toujours plus de l'idée que nous devons avoir de l'Homme, qui exige un travail pleinement synthétique.

Après la voix de ce savant, une autre vient de s'élever. Le Comte de Noüy met en garde les scientifiques vis-à-vis des diverses échelles d'observation. Il en existe plusieurs pour la vision : le télescope, l'œil humain, le microscope, l'ultra-microscope. Or, chacune de ces échelles d'observation n'a rien à voir avec les autres et nous présente des phénomènes entièrement différents, que nous ne pouvons comparer et dont nous ne pouvons, par conséquent, tirer d'interprétations les uns par rapport aux autres. L'échelle

d'observation qui doit servir à l'étude de la vie de relation de l'Homme, c'est-à-dire à ses activités, est l'œil humain et ses divers autres sens, qui seuls peuvent nous renseigner d'une manière véridique sur ce qu'il est ; c'est ce qui est fait présentement pour l'étude de la folie et du génie.

Les savants férus de laboratoire ont abandonné les constatations millénaires faites par l'homme aux différents âges ; elles sont des plus importantes pour l'être humain, parce qu'elles ont été faites à sa propre échelle d'observation. Si bien qu'une interprétation, une conception qui parviendrait à nous expliquer nettement un phénomène humain et se trouverait en contradiction avec des données de laboratoire, ne perdrait rien de sa valeur ; tandis que la conception basée sur les données de laboratoire les plus brillantes, mais en contradiction avec une seule constatation humaine, perdrait de ce fait toute sa valeur. Ainsi donc, si les auteurs ne tiennent pas compte des faits observés à l'échelle humaine, il ne leur sera jamais possible de rien comprendre à ce qu'est l'Homme.

Nous allons examiner maintenant des faits provenant de données microscopiques identiques et qui ont servi à édifier des conceptions opposées. Nous commencerons par celle qui est la plus connue de toutes, celle de Pasteur, qui a servi à édifier la plupart de nos idées médicales.

LES VACCINATIONS OBLIGATOIRES

Il y a quelque 80 ans, ce savant identifie, grâce à un grossissement moyen, plusieurs races microbiennes. Depuis, ses disciples en ont décrit des quantités. Grâce à des expériences, ils ont affirmé que ces espèces étaient spécifiques des maladies et qu'on ne pouvait les transformer que temporairement, les bacilles ayant toujours tendance à reprendre leur ancienne forme ; ces agents pathologiques ne proviendraient pas des organismes, mais de l'extérieur. Depuis des années, ces examens et ces expériences de laboratoire ont été repris dans le monde entier avec des résultats identiques.

Pasteur découvrit aussi qu'une culture microbienne atténuée pouvait, par son injection chez un sujet, lui conférer une certaine immunité. Ainsi furent conçus les sérums et les vaccins. Aujourd'hui, on cherche à nous imposer de plus en plus de ces derniers, sans trop se demander quelle influence pourra bien avoir sur la personnalité humaine la pénétration brutale et anormale de tels produits.

Ce que l'on peut dire avant tout de cette méthode de rendre obligatoire plusieurs vaccins, c'est qu'elle est des plus cavalières ; elle manque totalement de sens moral. Elle ne respecte nullement la personnalité humaine, ni son indépendance, ni son libre-arbitre ; autrement dit, elle frise un peu la folie. Donc, au point de vue strictement humain, de telles vaccinations intempestives et obligatoires sont condamnables. Au point de vue physiologique, de tels produits n'ayant été reconnus dans leurs effets que durant un court laps de temps, les savants sont dans l'ignorance la plus complète sur les conséquences éloignées de telles injections ; celles-ci pouvant perturber, après l'âge mûr, les métabolismes de certains organismes et y faciliter l'apparition de troubles fonctionnels plus ou moins graves. De plus nous savons que la génitale interstitielle est très sensible à toutes les influences contrariantes ; elle est la glande qui se place le plus facilement en insuffisance ; or, son rôle au point de vue de l'équilibre fonctionnel et intellectuel de l'individu est considérable ; son affaiblissement est capable de faciliter des perturbations cellulaires pouvant aboutir à la formation de tumeurs, d'autoriser des modifications fonctionnelles dont peuvent résulter des maladies des organes végétatifs ; enfin nous voyons son rôle dans l'apparition des déficiences de la personnalité, de l'intelligence et dans l'apparition éventuelle de troubles mentaux. Ceci nous indique avec quelle prudence, probité scientifique et attention intellectuelle aurait dû être prise la décision d'imposer des vaccinations multiples dont on ne connaît que fort mal les influences sur l'évolution de la personnalité humaine. En ne prenant pas toutes les précautions nécessaires en pareil cas, les savants responsables de ces mesures se sont éloignés des qualités des hommes de génie, pour se rapprocher des défauts des déments.

Ces vaccinations ont été aussi condamnées par M. le Professeur Tissot, mais pour des raisons toutes différentes, tirées en partie du moins de certaines visions microscopiques et expériences de laboratoire. Cet auteur, examinant des tissus des exsudats humains et des cultures microbiennes, éléments considérés aussi par l'école pastorienne, n'a pas vu les mêmes microbes, ou plutôt il en a vu, mais prétend que certains proviennent d'une entité rencontrée dans tous les tissus, les *organites haltères*, tandis que d'autres microbes proviendraient du milieu extérieur et seraient tous des formes de transformation du colibacille. Les organites haltères donneraient principalement naissance au bacille de Koch (1).

(1) Le Professeur Tissot a publié dans « *La Vie Claire* », de mai 1948 à avril 1949, une série d'articles montrant la nocivité et l'inefficacité des diverses vaccinations.

Inutile de dire que cet auteur a, dans un travail très consciencieux, étudié toutes ces questions, obtenu des micro-photographies, et effectué des expériences de transformations microbiennes qui militent en faveur de sa thèse. Pour condamner les vaccins, il se base sur le fait que des éléments issus de l'organisme lui-même ne peuvent amener de réaction et par conséquent aucune immunité.

Enfin du temps de Pasteur, Béchamp, utilisant un grossissement puissant et doué d'une vue perçante, découvrit dans les cellules humaines des microzymas aptes à se transformer dans toutes les espèces microbiennes possibles.

Nous voici donc en présence de faits étonnants, les mêmes visions ou peu s'en faut, ont abouti à des interprétations totalement différentes. Pour Pasteur et son école, les microbes proviendraient de l'extérieur et ils seraient spécifiques de leur espèce et des maladies qu'ils engendrent ; pour M. le Professeur Tissot, certains microbes proviendraient d'éléments cellulaires, d'autres du colibacille ; enfin pour Béchamp, tous les microbes seraient engendrés par l'organisme lui-même. Ainsi des observations microscopiques similaires, s'appuyant sur des expériences de laboratoire, ont abouti à des conceptions bien différentes et il est difficile de départager ces auteurs pour la bonne raison qu'ils ont traité de l'Homme en se plaçant à une échelle d'observation qui n'est pas la sienne, commettant ainsi les uns et les autres une faute d'attention qui nous a amenés à des idées plus ou moins vraies ou fausses et à l'emploi dangereux de méthodes thérapeutiques qui, elles aussi, sont peut-être vraies dans certains cas et complètement fausses dans d'autres. Il semble bien en effet que certaines infections naissent spontanément chez les êtres humains sans apport d'agents de contagion, tandis que pour la malaria, la maladie du sommeil, la syphilis, il existe bien des modes de contagion et des portes d'entrée apportant des microbes qui ne proviennent pas des organismes.

On vient de voir par cet exposé toute l'importance de l'attention dans toutes nos recherches et travaux intellectuels. On s'est placé ici en faisant acte d'attention volontaire pour examiner cette question en ne considérant que des cas et des faits humains. C'est l'Homme en effet qui est l'origine, le genre de considération, d'observation, d'interprétation, de conception et de réalisation de toutes nos connaissances, de toutes nos sciences universelles ou bien de toutes celles qui s'intéressent à l'humanité, c'est-à-dire à l'Homme dans le temps et dans l'espace. Si nous n'avions pas commencé par envisager les questions concernant l'Homme fonctionnel, physiologique et intellectuel, étant donné notre ignorance à son sujet, nous aurions

agi comme la plupart des auteurs et des savants qui ne font pas effort d'attention, envisageant les problèmes à leur guise et selon leurs sentiments, sans tenir compte de notre nature, ce qui nous a amenés à des connaissances si peu certaines pour les sciences positives, que nous n'y rencontrons que des hypothèses, c'est-à-dire des interprétations plus ou moins imaginatives et des données à peine rudimentaires pour l'Homme, à telle enseigne que Carrel a pu le qualifier d'*Inconnu !*

On peut affirmer sans crainte d'être démenti, car il serait bien facile de réfuter tous les cas qu'on allèguerait en la circonstance, que le manque d'attention est à la base même de nos ignorances et que ce défaut rend nombre de savants plus ou moins similaires aux fous en les éloignant profondément des qualités géniales.

La volonté. — C'est une des qualités fondamentales du génie, puisqu'elle peut permettre à un esprit d'être universel, c'est-à-dire de pouvoir s'attaquer à n'importe quelle branche des activités intellectuelles si le besoin s'en fait sentir.

De nos jours, nous voyons surtout des savants spécialisés ; ils creusent parfois une toute petite question, un minuscule problème, comme la formation des pattes postérieures de quelque crustacé ou insecte. Ils s'y passionnent, croient qu'ils ont fait une grande œuvre et arrivent parfois à faire partager leur conviction à leur entourage. En réalité, leurs résultats sont bien médiocres et de valeur essentiellement secondaire. Ils encombrent la science de données futiles, suscitent un embouteillage de renseignements qui gênent beaucoup les esprits géniaux, ceux qui ont reconnu que les connaissances qu'il faut acquérir avec toutes les autres sont celles de l'Homme, car elles sont déterminantes et doivent nous faire comprendre notre manière d'envisager tous les autres problèmes secondaires.

Le manque de volonté intellectuelle oblige chaque savant à ne s'intéresser qu'à un genre de questions, à ne saisir que les idées de son activité. Si bien que les savants finissent par créer entre eux un compartimentage, n'essayant pas de donner un lien à toutes ces données, puisque celui-ci ne peut provenir que de notre connaissance complète de la nature humaine.

De plus, nombre de savants, n'ayant sur les questions qu'ils examinent que des idées diffuses, confuses, en viennent pour les clarifier, leur semble-t-il, à créer des néologismes auxquels ils donnent le sens qu'ils veulent, ce qui rend incompréhensibles aux autres leur pensée. En forgeant de tels mots ou expressions, ils ignorent qu'ils

imitent certains fous et en particulier les déments précoces. Ce fait seul devrait inciter les savants à n'émettre leurs idées que dans un langage usuel avec des tournures de phrases des plus normales et conformes à leur langue maternelle.

Cet entassement de données les plus hétéroclites, sur les questions les plus diverses, rend très difficile le travail intellectuel des hommes de génie. Il faut en effet qu'ils se débarrassent des tendances d'instruction ridicules et médiocrement utilisables qu'on leur a données et qui consistent à accumuler le plus possible de données, en grande partie disparates et désordonnées, pour ne fixer en leur esprit que des idées principales, majeures, sur lesquelles viendront se greffer, se fixer toutes les autres secondaires, en prenant soin de les relier les unes aux autres par leurs points de contact et leurs similitudes. Ainsi ils établissent dans leur mémoire comme une sorte de réseau idéologique où il leur sera toujours assez facile de retrouver ce qui leur est nécessaire et d'ajouter avec ordre d'autres connaissances acquises lors des nécessités de leurs travaux intellectuels.

Une telle activité de la formation de l'esprit ne peut s'effectuer que par la volonté intellectuelle. Cette dernière n'est, en réalité, au point de vue physiologique, que notre génitale interstitielle ; elle peut commander à toutes les autres sécrétions d'agir cérébralement. C'est ainsi que, selon les besoins des réalisations psychologiques, l'Homme de génie arrivera par le truchement de sa volonté — qui n'est autre que l'interstitielle — à faire agir sur le cerveau la surrénale pour y développer les idées pratiques ou objectives ; la thyroïde pour avoir à sa disposition de l'imagination ; l'hypophyse pour obtenir des activités scientifiques efficientes. Si bien que, s'il est appelé à résoudre une question d'anthropologie, d'archéologie, d'histoire, de religion, ou de physiologie, il peut s'y intéresser, y appliquer son esprit pour retirer de chacune de ces branches intellectuelles les éléments essentiels pour son travail. Il n'est pas possible de dissocier l'homme en petites questions dans l'espoir d'y trouver une réponse, car il est nécessaire de le considérer tout à la fois d'un esprit synthétique et sans éclectisme.

La volonté est non seulement des plus utiles pour la méditation, durant laquelle elle permet de fixer une idée dans l'esprit, mais elle est aussi un moyen de lutte, de courage contre nombre d'idées désagréables, déplaisantes, d'affirmations erronées que l'on rencontre et qui doivent être combattues, sans faire intervenir ses sentiments dans leur considération.

Le rôle de la volonté est aussi de pouvoir lutter contre l'adversité. Tous ceux qui ont émis des idées nouvelles ont eu à souffrir

des difficultés de l'existence et de l'ostracisme qu'ils ont rencontré. L'être génial n'est compris par personne ; sa femme, ses enfants, le critiquent et le délaissent. On se rit de ce que l'on appelle son « dada » ; on lui reproche tout le temps, tout l'argent qu'il sacrifie à ses recherches. Il vit effacé, humble, esseulé, presque sans amis, toujours sans appui, il n'éprouve que désillusions matérielles et sentimentales. Il n'a pour lui que sa volonté d'arriver à servir ses semblables. Car les vraies découvertes ne sont point profitables à celui qui les fait. Ne les ayant pas conçues dans un esprit d'intérêt, il n'en retire aucun moyen, aucun bénéfice, aucune considération, rien que des critiques, des injustices. On peut donc dire que l'homme de génie dont les découvertes sont généralement très en avance sur son époque, est une sorte de persécuté et il l'est d'autant plus que ses conceptions sont plus proches de la vérité et heurtent plus les idées officielles.

Au contraire, le succès rapide, l'enthousiasme de tous les milieux pour un auteur ou un savant, doivent toujours faire tenir son œuvre en suspicion.

Il est à noter que tous ceux qui ont émis des idées complètement erronées, fabuliques, purement imaginatives, ont été aisément acceptés des masses, et agréés des milieux officiels assez volontiers.

Le sens moral. — La légende égyptienne prétend que lorsqu'un inventeur avait fait une découverte et que celle-ci avait été jugée capable de nuire aux générations à venir, le prévenu comparaissait devant les représentants des castes sacerdotales et était obligé d'avaler le papyrus portant son invention. Aussi l'Egypte n'a pas fait de grands progrès matériels, par contre elle a su développer merveilleusement son agriculture et son élevage et construire des monuments chargés, comme les pyramides, de nous transmettre des notions théoriques difficiles à acquérir.

La plupart de ceux qui s'offrent à nous sont des hommes célèbres. C'est la physiologie qui va nous permettre de les différencier. Presque toujours ils possèdent bien d'ailleurs quelques particularités de l'homme de génie, puisque leur interstitielle a donné à leurs œuvres la beauté, l'harmonie, l'imagination créatrice ou des aptitudes très grandes au point de vue scientifique. Mais il y en a peu qui puissent prétendre au génie, et voici pourquoi :

CHAPITRE V

L'INTERSTITIELLE DES HOMMES DE GÉNIE ET LES HOMMES CÉLÈBRES

L'être génial doit sa mentalité à son interstitielle. Cette glande règle pendant la jeunesse les rapports du système glandulaire et du système nerveux. Elle établit l'exactitude et la sincérité des images verbales ; elle conditionne la proportion émotionnelle ou sentimentale qui entre dans chaque image verbale et en effectue la correspondance avec la réalité, les objectivités, les idées. Elle participe donc à la vérité du langage et en même temps à la rectitude de l'esprit.

A l'adolescence elle donne à l'être la maîtrise de ses sentiments et de sa sexualité ; elle agit sur toutes les glandes pour réduire leurs extravagances fonctionnelles. Elle égalise donc le caractère en lui donnant la volonté et le courage. A l'âge adulte elle peut conditionner les activités des autres glandes sur la cérébralité. Elle force chaque hormone à agir sur les cellules du cerveau en raison de la volonté qu'elle représente. Elle peut ainsi donner insensiblement toutes les qualités intellectuelles de l'esprit humain. Enfin, à l'orée de la vieillesse, elle peut, vers la ménopause, se développer grandement et donner à l'homme le génie, c'est-à-dire l'apport de toutes les qualités opposées aux défauts rencontrés chez le fou.

Voici donc l'explication de l'universalité du génie. Il peut acquérir toutes les aptitudes intellectuelles puisque sa volonté peut faire agir sur le cerveau les diverses hormones ; mais ce que l'interstitielle apporte en propre c'est le sens moral et les possibilités d'élaboration psychologique supérieures.

LES HOMMES CÉLÈBRES

Ils ne possèdent que quelques particularités du génie ; le plus souvent le sens de la beauté, de l'harmonie, de l'ordre, provenant de leur interstitielle soutenue par leur reproductrice, tandis qu'ils possèdent des aptitudes très brillantes et accusées, provenant de leurs autres glandes.

Surrénale. — Elle a rendu célèbres quelques grands compositeurs, car elle anime assez souvent l'oreille interne. Elle donne aussi une intelligence pratique, une tendance aux applications industrielles et guerrières, ainsi qu'aux recherches chimiques ; elle pousse les êtres à la compilation.

Thyroïde. — C'est la glande de l'imagination et des images verbales. Les grands poètes, les littérateurs, les romanciers, les historiens lui doivent beaucoup. Il en est de même des artistes en art plastique.

Chez ces intellectuels, ceux qui cherchèrent à dépeindre des sentiments, des défauts, des passions ou des formes en essayant de faire une synthèse des mêmes particularités rencontrées chez nombre d'hommes, sont des classiques ; ils eurent une interstitielle très active qui commandait fort bien à leur thyroïde.

Ceux qui eurent une thyroïde vivace avec une interstitielle agissant plus sur la forme littéraire que sur l'imagination, furent des romantiques.

Ceux dont la thyroïde était indépendante et obéissait mal à l'interstitielle furent des indépendants, des symbolistes, des impressionnistes, etc...

Hypophyse. — C'est la glande de l'estimation, de la comparaison de l'analyse quantitative, des calculs, des sciences positives. C'est elle qui anime les grands savants de notre époque et c'est elle qui mène, en fonction de l'intérêt et de la fantaisie des savants, l'évolution de la science. Nous ne lui devons pas grand merci ; son indépendance vis-à-vis de l'interstitielle crée sa malfaisance. Physiologiquement, il est à remarquer que l'hypophyse excite principalement la reproductrice qui est bien souvent en opposition avec l'interstitielle ; ce qui fait éclore beaucoup d'esprits analytiques et fort peu de synthétiques.

Ainsi l'homme *Célèbre* est principalement dominé par une glande qui lui donne des aptitudes particulières et exceptionnelles pouvant apparaître comme une déformation, une outrance de l'esprit. A côté de ces aptitudes si spéciales il peut ne jouir que d'une intelligence moyenne ou relative. Le Génie au contraire présente un esprit complet, universel, apte à s'intéresser et à pouvoir étudier toutes les branches des connaissances humaines au point de pouvoir en tirer des fruits. Toutes ses pensées, toutes ses réalisations tiennent un très grand compte de la réalité, tandis que sa sentimentalité est toujours préoccupée des problèmes humains, si bien que tous ses efforts se dirigent vers l'Homme et s'appliquent à sa finalité. Son œuvre est donc essentiellement utile ; elle a un objectif aussi élevé qu'altruiste. L'homme célèbre, poussé plus particulièrement par une glande déterminée, qui l'incite à ne s'occuper que d'une activité intellectuelle limitée, se détourne de l'Homme, le plus souvent, pour ne considérer que les phénomènes universels. A l'heure actuelle, dans les sciences, c'est cette catégorie d'intellectuels qui l'emporte. Cela nous explique qu'ils travaillent le plus souvent comme des *apprentis-sorciers* et beaucoup plus *contre* l'Homme que *pour lui*. Il faut rattacher à ces scientifiques les constructeurs de plans sociaux qui conçoivent pour l'étatisme et l'Homme-masse, sans se soucier de leurs atteintes à la liberté ni du respect de la personne humaine.

★

Voici donc exposée cette brûlante question du génie et de la folie ; nous possédons désormais un critérium psychologique doublé de connaissances physiologiques qui nous permettront de juger des œuvres humaines.

Les unes nous apportent des connaissances véridiques se rapportant à l'Homme et lui sont favorables : elles appartiennent au génie; les autres ne nous offrent que des inexactitudes, sont privées de sens moral et préjudiciables à l'Homme : elles proviennent de fous-lucides.

Bordeaux, 23 février 1949.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

CHAPITRE PREMIER. — *De l'utilité de la différenciation psychologique de l'Homme de Génie et du Fou.*

Diversité des œuvres humaines 9
Progression stupéfiante de la folie 11
Pour juger des êtres de génie 12
Avis des auteurs sur la différenciation du fou et de l'homme de génie 13

CHAPITRE II. — *Similitude et différence des possibilités intellectuelles de l'Homme de Génie et du Fou.*

Possibilités intellectuelles communes 15
Caractéristiques différentes 17

CHAPITRE III. — *Des élaborations psychologiques inexistantes chez le Fou.*

Les Abstractions 25
Notion d'identité 26
La Synthèse 31

CHAPITRE IV. — *Modes d'activités intellectuelles et conceptions ou manquent les qualités de l'Homme de Génie.*

Le cas des sciences positives 33
Elaboration psychologique supérieure 38
Le Freudisme 42
Echelles d'observation 45
Les Vaccinations obligatoires 46

CHAPITRE V. — *L'interstitielle des Hommes de Génie et les hommes célèbres.*

Les hommes célèbres 54